

Revue de l'Association

des anciens élèves, professeurs, animateurs et amis de

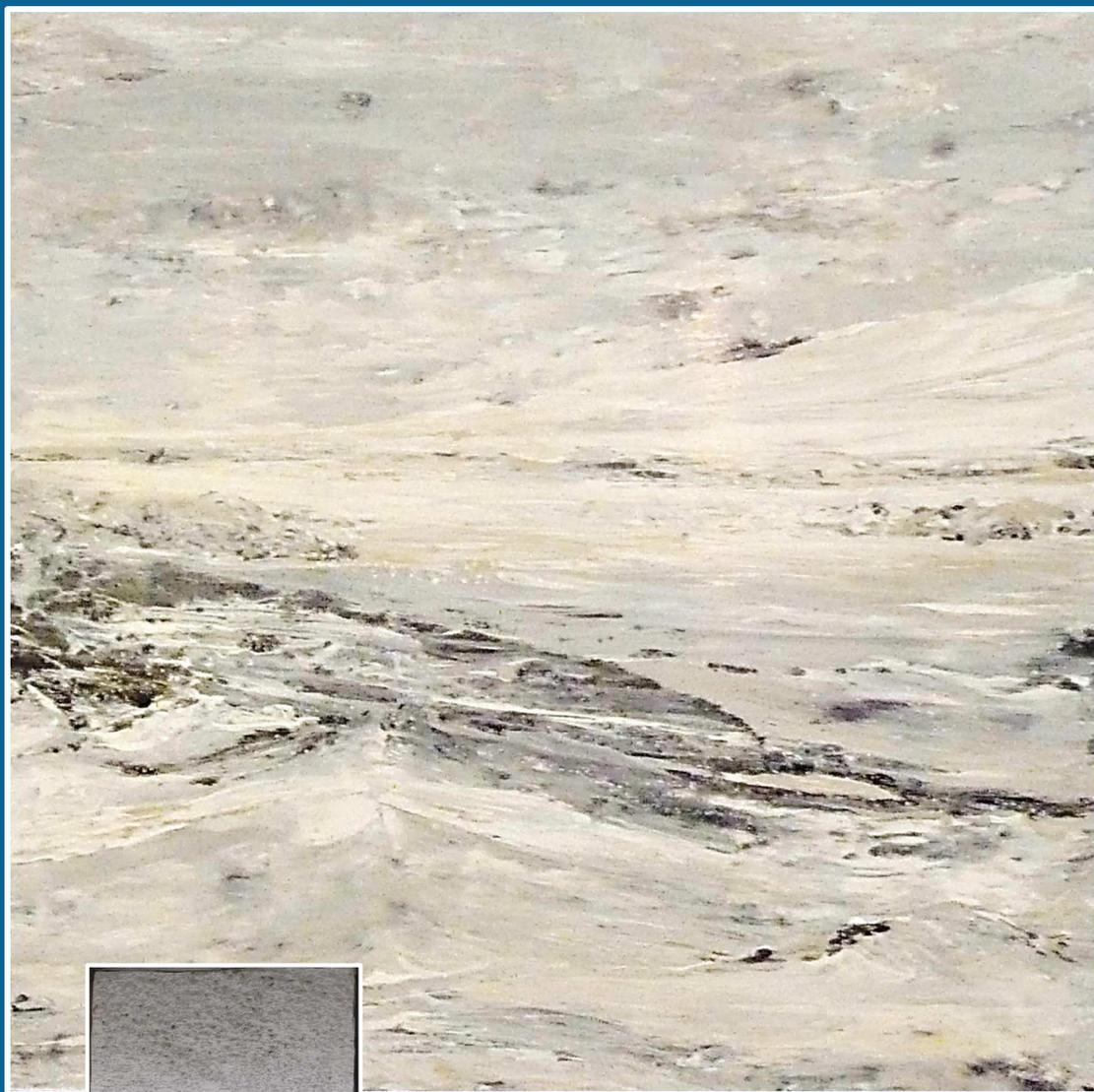
LA MAÎTRISE - L'Éscale

de Besançon



1955-2015...il y a soixante ans

Notre-Dame du Haut



*D'un matin à l'autre
tu es le pas
qui enfante le chemin*

*d'un regard à l'autre
tu es la lumière
qui révèle le visage*

*d'un silence à l'autre
tu es le sable
qui repose des vagues*

*d'une parole à l'autre
tu es la présence
qui déplie les mots*

*d'un pardon à l'autre
tu es la douceur
qui délie de l'ancien*

*d'une alliance à l'autre
tu es la brise
qui respire le large.*

Francine CARRILLO
A fleur de visage Ed. Ouverture, 2005



« Il vaut mieux éviter
l'équivoque du mot "beauté"
et se servir du mot "vérité". »

Lucien LEDEUR



Notre-Dame du Haut
 ▪ *L'une des trois chapelles « enroulées », qui reçoivent la lumière par la calotte qui les surmonte.*
 Photo JMG (2010)
 ▪ *Les Maîtrisiens et le P. Sarrazin, lors de la dédicace de la chapelle le 25 juin 1955*
 Photo Album Site Internet Les Maîtrisiens

Après le 13 novembre...

« Vous n'aurez pas
 ma haine... »

« Vendredi soir, vous avez volé
 la vie d'un être d'exception,
 l'amour de ma vie, la mère de mon fils
 mais vous n'aurez pas ma haine.
 Je ne sais pas qui vous êtes
 et je ne veux pas le savoir,
 vous êtes des âmes mortes.

*Si ce Dieu,
 pour lequel vous tuez aveuglément,
 nous a fait à son image,
 chaque balle dans le corps de ma femme
 aura été une blessure dans son cœur.*

*Alors non, je ne vous ferai pas
 ce cadeau de vous haïr.
 Vous l'avez bien cherché pourtant
 Mais répondre à la haine par la colère
 Ce serait céder à la même ignorance
 qui a fait de vous ce que vous êtes.
 Vous voulez que j'aie peur,
 que je regarde mes concitoyens
 avec un œil méfiant,
 que je sacrifie ma liberté pour la sécurité.
 Perdu. Même joueur joue encore.*

*Je l'ai vue ce matin.
 Enfin, après des nuits et des jours d'attente.
 Elle était aussi belle
 que lorsqu'elle est partie ce vendredi soir,
 aussi belle que lorsque j'en suis tombé
 éperdument amoureux, il y a plus de 12 ans.*

*Bien sûr, je suis dévasté par le chagrin,
 je vous concède cette petite victoire,
 mais elle sera de courte durée.
 Je sais qu'elle nous accompagnera
 chaque jour*

*et que nous retrouverons
 dans ce paradis des âmes libres
 auquel vous n'aurez jamais accès.*

*Nous sommes deux, mon fils et moi,
 mais nous sommes plus forts
 que toutes les armées du monde.
 Je n'ai d'ailleurs pas plus de temps
 à vous consacrer,
 je dois rejoindre Melvil
 qui se réveille de sa sieste.*

*Il a 17 mois à peine, il va manger son goûter
 Comme tous les jours,
 puis nous allons jouer,
 comme tous les jours
 et toute sa vie, ce petit garçon
 vous fera l'affront d'être heureux et libre.
 Car non, vous n'aurez pas
 sa haine non plus.*

Antoine Leiris

(Publié sur Internet, le 17 11 2015)

Couverture

♦ Véronique K. GNOS,
 dite VEROK GNOS
 « Voir avec son cœur »

Création
 Chemins d'Art sacré
 Église Saints-Pierre-et-Paul
 de Sigolsheim - Été 2015

♦ Chapelle de Ronchamp
 L'un des vitraux ou plutôt
 « vitrages » - dalle de verre

incolor, enchâssée
 dans une feuillure en béton
 et mise en relation
 avec la nature extérieure
 environnante
 « marie » écrit
 au pinceau noir
 Photo JMG

Éléments de description
 extraits de
*Ronchamp, une chapelle
 de lumière*
 Scérén
 CRDP Franche-Comté,
 Néo éd., 2005

♦ Texte

Francine CARRILLO

Théologienne protestante
 pasteuress et écrivaine suisse
 (Centre protestant d'Études
 et Atelier œcuménique
 de théologie
 et paroisse de Champel)

« A fleur de visage »

Poèmes
 Ed. Ouverture, 2005

Ci-dessous

Chapelle N.D. du Haut
 La porte monumentale

*En fonte, décorée d'émail
 par Le Corbusier lui-même
 « L'émail est la matière noble,
 riche de couleur, inaltérable
 dans le temps, que je recherche
 pour faire vibrer davantage
 la splendeur du béton brut. »*
 Photo JMG 2010



SOMMAIRE

Temps présent

pp. 3-4

♦ Laudato Si' (extraits)

Vie de l'association

pp. 5-7

♦ Bilans et Projets- Vie du diocèse

Nonantenaire

p. 8

♦ Michel Gentilhomme partage la fête

Conférence 2016

pp. 9-10

♦ Frère Max de Wasseige (ofm)

Jubilés 2016

pp. 11-12

♦ De diamant

Michel DURAND, Joseph BOUCHARD

Conférence 2015

pp. 13-26

♦ J.-F. MATHEY : Lucien Ledeur, l'incitateur

Retrouvailles 2015

pp. 27-31

♦ Album et Messages des absents

Solidarité *Escale*

pp. 32-34

♦ Passé et Avenir : vers le renouvellement
 et retrouvailles escaliennesSolidarité *Mananjary*

pp. 35-44

♦ Progression du chantier HSA

Passage

pp. 45-53

♦ B. MONNIN, Mgr LACRAMPE,
 J CORNE, F. LESCOFFIT,
 P. PRINCET, P. ARNOUX,
 L. HUMBERT, M. CORNE,
 M. DESCOURVIÈRES, R. MIGNOT

Patrimoine comtois

pp. 54-58

♦ Abbé A Bouveresse :
Le chanvre au pays de Rougemont
 ♦ Publications : Barbizier, Trésors cachés

Post-scriptum

p. 59

♦ Michel Gentilhomme... « Rideau ! »

Rédaction et conception graphique Jean-Marie Gautherot

Photos :
 J.-M. Gautherot, R. Laithier, JJ.-Y. Lhomme,
 L'Escale, et alii

© J.F. Mathey ONDH ; ©Jean-Louis Hess
 © Amis de la Cathédrale de Besançon

Impression : Simongraphic, Ornans

« Lire les signes du temps à la lumière de l'Évangile »

Laudato Si'

La politique ne doit pas se soumettre à l'économie et celle-ci ne doit pas se soumettre aux diktats ni au paradigme d'efficacité de la technocratie.

Aujourd'hui, en pensant au bien commun, nous avons impérieusement besoin que la politique et l'économie, en dialogue, se mettent résolument au service de la vie, spécialement de la vie humaine. [...]

Il faut toujours se rappeler que « la protection de l'environnement ne peut pas être assurée uniquement en fonction du calcul financier des coûts et des bénéfices. L'environnement fait partie de ces biens que les mécanismes du marché ne sont pas en mesure de défendre ou de promouvoir de façon adéquate ».

Quand on pose ces questions, certains réagissent en accusant les autres de prétendre arrêter irrationnellement le progrès et le développement humain. Mais nous devons nous convaincre que ralentir un rythme déterminé de production et de consommation peut donner lieu à d'autres formes de progrès et de développement.

Si nous ne souffrons pas d'étroitesse de vue, nous pouvons découvrir que la diversification d'une production plus innovante, et ce, avec un moindre impact sur l'environnement, peut être très rentable. Il s'agit d'ouvrir le chemin à différentes opportunités qui n'impliquent pas d'arrêter la créativité de l'homme et son rêve de progrès, mais d'orienter cette énergie vers des voies nouvelles.

« Écouter tant la clameur de la terre que la clameur des pauvres »

Une fois de plus, il faut éviter une conception magique du marché qui fait penser que les problèmes se résoudront tout seuls par l'accroissement des bénéfices des entreprises ou des individus [...]

Dans le schéma du gain, il n'y a pas de place pour penser aux rythmes de la nature, à ses périodes de dégradation et de régénération, ni à la complexité des écosystèmes qui peuvent être gravement altérés par l'intervention humaine.

De plus, quand on parle de biodiversité, on la conçoit au mieux comme une réserve de ressources économiques qui pourrait être exploitée, mais on ne prend pas en compte sérieusement, entre autres, la valeur réelle des choses, leur signification pour les personnes et les cultures, les intérêts et les nécessités des pauvres.

Pour que surgissent de nouveaux modèles de progrès, nous devons « convertir le modèle de développement global »*, ce qui implique de réfléchir de manière responsable « sur le sens de l'économie et de ses objectifs, pour en corriger les dysfonctionnements et les déséquilibres ». ** Il ne suffit pas de concilier, en un juste milieu, la protection de la nature et le profit financier, ou la préservation de l'environnement et le progrès.

Sur ces questions, les justes milieux retardent seulement un peu l'effondrement. Il s'agit simplement de redéfinir le progrès. Un développement technologique et économique qui ne laisse pas un monde meilleur et une qualité de vie supérieure ne peut pas être considéré comme un progrès.

* Benoît XVI, Message pour la journée mondiale de la Paix, 2010.

** ibid.





L'environnement humain et l'environnement naturel se dégradent ensemble, et nous ne pourrons pas affronter adéquatement la dégradation de l'environnement si nous ne prêtons pas attention aux causes qui sont en rapport avec la dégradation humaine et sociale. De fait, la détérioration de l'environnement et celle de la société affectent d'une manière spéciale les plus faibles de la planète.

Les exclus sont la majeure partie de la planète, des milliers de millions de personnes.

Aujourd'hui, ils sont présents dans les débats politiques et économiques internationaux, mais il semble souvent que leurs problèmes se posent comme un appendice, comme une question qui s'ajoute presque par obligation ou de manière marginale, quand on ne les considère pas comme un pur dommage collatéral. [...]

La dette écologique du Nord envers le Sud

L'inégalité n'affecte pas seulement les individus, mais aussi des pays entiers, et oblige à penser à une éthique des relations internationales. Il y a en effet une vraie « dette écologique », particulièrement entre le Nord et le Sud, liée à des déséquilibres commerciaux, et liée aussi à l'utilisation disproportionnée des ressources naturelles, historiquement pratiquée par certains pays. [...]

Ces situations provoquent les gémissements de sœur terre, qui se joignent au gémissement des abandonnés du monde, dans une clameur exigeant de nous une autre direction. Nous n'avons jamais autant maltraité ni fait de mal à notre maison commune qu'en ces deux derniers siècles. [...] Il devient indispensable de créer un système normatif qui implique des limites infranchissables et assure la protection des écosystèmes, avant que les nouvelles formes de pouvoir dérivées du paradigme techno-économique ne finissent par raser non seulement la politique mais aussi la liberté et la justice.

La lumière de la foi et de la culture

Si nous prenons en compte la complexité de la crise écologique et ses multiples causes, nous devons reconnaître que les solutions ne peuvent pas venir d'une manière unique d'interpréter et de transformer la réalité. Il est nécessaire d'avoir aussi recours

aux diverses richesses culturelles des peuples, à l'art et à la poésie, à la vie intérieure et à la spiritualité. Si nous cherchons vraiment à construire une écologie qui nous permette de restaurer tout ce que nous avons détruit, alors aucune branche des sciences et aucune forme de sagesse ne peut être laissée de côté, la sagesse religieuse non plus avec son langage propre.

Sortir de soi vers l'autre

Il est toujours possible de développer à nouveau la capacité de sortir de soi vers l'autre. Sans elle, on ne reconnaît pas la valeur propre des autres créatures, on ne se préoccupe pas de protéger quelque chose pour les autres, on n'a pas la capacité de se fixer des limites pour éviter la souffrance ou la détérioration de ce qui nous entoure.

Le défi éducatif

La conscience de la gravité de la crise culturelle et écologique doit se traduire par de nouvelles habitudes. Dans les pays qui devraient réaliser les plus grands changements d'habitudes de consommation, les jeunes ont une nouvelle sensibilité écologique et un esprit généreux et certains d'entre eux luttent admirablement pour la défense de l'environnement ; mais ils ont grandi dans un contexte de très grande consommation et de bien-être qui rend difficile le développement d'autres habitudes. C'est pourquoi nous sommes devant un défi éducatif.

L'éducation environnementale a progressivement élargi le champ de ses objectifs. Très axée, au commencement, sur l'information scientifique ainsi que sur la sensibilisation et la prévention de risques environnementaux, elle tend à présent à inclure une critique des « mythes » de la modernité (individualisme, progrès indéfini, concurrence, consumérisme, marché sans règles) ; elle tend également à s'étendre aux différents niveaux de l'équilibre écologique : au niveau interne avec soi-même, au niveau solidaire avec les autres, au niveau naturel avec tous les êtres vivants, au niveau spirituel avec Dieu.

L'éducation environnementale devrait nous disposer à faire ce saut vers le Mystère, à partir duquel une éthique écologique acquiert sans sens le plus profond.

Du vivant Hier au vivace Aujourd'hui



Depuis les retrouvailles du 18 mai 2015, notre Conseil a tenu deux réunions, le 9 juin et le 29 septembre. Deux réunions où la vie de l'association et celle de la Maison où, non sans émotion, nous faisons toujours « escale », ont été arpentées et contées.

Bilan des retrouvailles 2015

◆ Délaissant le samedi, nous avons choisi le lundi pour notre journée annuelle de rencontre, pensant que la participation des prêtres, plus disponibles ce jour-là que la veille du dimanche, serait plus forte. Les inscriptions toutefois ne montrèrent pas de différence significative. Sur les 62 participants annoncés, 58 Anciens se retrouvèrent pour cette journée de partage dans les lieux familiers du 9 rue de la Convention. Une fréquentation qui demeure stable, en dépit des nombreux décès des deux dernières années (cf. ci-après, l'album des retrouvailles).

ci-avant et ci-contre

Vitrail d'un millénaire

Composition de vitraux réalisée pour la chapelle Ste-Catherine, par Véronique ELLENA, artiste, et Pierre-Alain PAROT, maître verrier, pour le millénaire des fondations de la Cathédrale de Strasbourg – commande publique du ministère de la Culture et de la Communication.

Née à Bourg-en-Bresse, Véronique Ellena vit et travaille à Paris. Diplômée de l'École nationale supérieure des arts visuels de la Cambre à Bruxelles (atelier de photographie) et de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Nantes. Pensionnaire de la Villa Médicis en 2008.

« Ma réflexion s'est cristallisée autour de trois verbes. *Relier* : le vitrail fait dialoguer passé (Christ de Memling* et paroles prêtées à Sainte Catherine dans la *Légende dorée*) et présent, peinture et photographie. *Rassembler* : je suis allée à la rencontre des paroissiens (visages de paroissiens en arrière-plan dans le visage du Christ). *Émerveiller* : un Christ monumental allié à un hymne fervent aux beautés de la nature, le tout magnifié par l'art du vitrail. »

Hans Memling (vers 1440-1494) Christ bénissant

◆ Le nombre des adhérents à jour de leur cotisation, en revanche, s'affiche en baisse : 116 contre 132 en 2013. Comment l'expliquer ? Décès de membres très fidèles ? Ou irrégularité de parution de notre revue qui relâche le lien ?

◆ Nous aurons regretté de ne pas compter parmi nous les « jubilaires » que nous avons invités : 65 et 55 ans de sacerdoce – chiffres exceptionnellement non canoniques – ont sans doute paru trop artificiels respectivement aux P. Gabriel Lièvreumont et Bernard



Legain pour motiver un vrai désir de partager avec nous cet anniversaire. Ils auront cependant été très présents à nos pensées

et à nos prières...

Nos solidarités

◆ Si le nombre des cotisants de l'association est en baisse, les montants des dons de soutien à l'Escale (3090 €) et au futur hôpital de Mananjary (3185 €) sont en (légère) hausse – un indice sûr de l'intérêt porté à ces deux « projets de développement » et à la vitalité de l'Espérance qui anime les membres d'une association qui ne vit pas que de souvenirs mais qui sait regarder la vie devant elle et autour d'elle et s'engager.

◆ En ouverture de nos retrouvailles et diaporama à l'appui, les responsables de L'Escale, le P. Christophe Bazin et Aline Siron, ont présenté le projet – enfin accepté



– de reconstruction des 2^{ème} et 3^{ème} étages de « la Maison ». – une reconstruction destinée à donner à L'Escale une nouvelle vie pour une nouvelle mission (cf. plus loin les pages Escale).



◆ Le P. Jean-Yves Lhomme (MEP), responsable du projet « Hôpital Sainte-Anne (HSA) pour les pauvres » de Mananjary avait annoncé sa venue en France au mois de mai dernier (congé réglementaire) et espérait être parmi nous

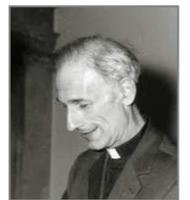
lors de nos retrouvailles du 18 mai. Finalement, considérant que la construction de l'hôpital entrainait dans une phase cruciale et que sa présence à Mananjary se révélait nécessaire, il a dû reporter à l'an prochain son congé.

Précédemment, en avril, il avait diffusé à tous les partenaires soutenant financièrement et techniquement le projet de l'hôpital Sainte-Anne, les pages du précédent numéro de notre revue consacrées à Mananjary, qui constituaient « une superbe synthèse de ce qu' [avait été] l'année écoulée » - accompagnées d'un courriel élogieux pour notre revue - « une véritable œuvre d'art » - et pour notre association : « J'ai eu le plaisir, en 2011, d'assister au centenaire de La Maîtrise. Un moment fort, où je reçus un accueil des plus chaleureux et où l'intérêt pour le projet n'était pas vain puisque la participation d'un grand nombre de membres est réelle et fidèle. »

Ces mots ne sont-ils pas l'expression d'une belle gratitude pour les membres donateurs de notre association ? Merci en retour, Père Jean-Yves !

Brochure « Jean Sarrazin »

Bonne nouvelle ! Le 26 octobre dernier, Mme Nathalie Rabin - nouvelle chargée d'édition au Service Bayard Musique – nous annonçait que les gravures des 20 partitions qui avaient été transmises au service grâce à la bienveillante et efficace médiation de Michel Wackenheim, seraient gracieusement mises à la disposition de notre association fin janvier 2016 au plus tard.



La réalisation rédactionnelle et graphique de la brochure d'hommage projetée par notre association pourra alors être concrètement engagée pour une impression dans le courant du printemps.

Notre revue

◆ Un mois avant ces retrouvailles 2015, notre Conseil, par la plume de Gaspard Nyault, avait adressé aux quelque 320 « anciens Maîtrisiens » enregistrés dans notre fichier une lettre circulaire appelant

leur attention sur le coût de diffusion du « lien » que constitue notre revue. Notre « doyen », en appelait à la conscience économique des destinataires :

« Le travail rédactionnel et graphique, dont les lecteurs vantent la qualité, est bien sûr gratuit, mais le reste – impression et diffusion surtout – est onéreux, de sorte que le coût global devient prohibitif si chacun des lecteurs n’y participe pas par la quote-part de la cotisation... »

Aussi n’est-il plus possible aujourd’hui de maintenir l’envoi de la revue à ceux qui ne versent pas leur cotisation annuelle (20 €). C’est donc le versement de cette cotisation que nous sollicitons ici, si vous souhaitez continuer à recevoir la revue. Nous espérons une réponse positive de votre part. »

Le service « Gestion des périodiques du « Département du dépôt légal » de la Bibliothèque nationale de France, par son chef, Mme Catherine Lagoute, a demandé à notre association d’être systématiquement destinataire, à chaque parution, d’un exemplaire de la revue. Chargé de donner suite à cette requête, Pierre Marguier, notre trésorier, lui a fait parvenir les exemplaires disponibles de décembre 2008 à avril 2015.

Renouvellement de notre Conseil

Cinq des six membres du Conseil, dont le mandat expirait cette année, Alain Carrey, Pierre-André Dubreuil, Pierre Labarre, Paul Martin et Gaspard Nyault, ont accepté de proroger leur mandat. René Lhomme, qui s’installe définitivement dans le Midi, prend donc congé de notre Conseil.



Et celui-ci accueille un nouveau membre : François Panier, Bisontin, né le 19 décembre 1942, 3ème d’une fratrie de 9, et

dont le père, Louis, garagiste, tenait le Relais franco-suisse, où les Maîtrisiens venaient gonfler leur ballon de foot. Après le 1^{er} Bac à la Maîtrise (1954-1960) et une 1ère année à Favernay, il prépare le Bac de philo à St Jean puis le diplôme de Sup de Co à l’ESCAE de Dijon. En 1969 Il épouse Marie-Claude Blind et de leur union naissent 3 enfants qui leur donneront 6 petits-enfants.

Après 5 années de Directeur des ventes dans la concession paternelle d’automobiles, de 1972 à 2005, il accomplit tout son parcours professionnel

dans le BTP - un itinéraire entrecoupé de deux licenciements économiques, qu’il met à profit pour obtenir un DESS à l’Université de Franche-Comté (1993) puis un diplôme de Gestion (1998) à l’Institut français de Gestion. Au long de son parcours professionnel, il aura réalisé de nombreuses constructions commerciales connues (ZAC de Châteaufarine, Cliniques St Vincent, Espace Lafayette, etc.) et exercé d’importantes responsabilités de gestionnaire (Salon de l’Habitat, Mutuelles des Indépendants, etc.).

P. Christophe BAZIN

Après l’Escale Jeunes...

« Pasteur pour la joyeuse mission de l’Évangile »

En septembre 2008, le P. Christophe Bazin, succédant au P. Éric Poinot, se voyait confier par l’évêque la responsabilité de l’Escale Jeunes – Maison dont il était résident depuis 2004, en charge de la Pastorale Jeunes du doyenné de Besançon, mais où il était entré en 1997 pour une « année de formation au séminaire » (AFS) - cf. l’entretien publié dans le numéro de mars 2009 de notre revue.

Depuis le 1^{er} septembre 2015, il a retrouvé sa Haute-Saône natale pour inaugurer une nouvelle mission de curé de paroisse.



« Comme vous le pressentez, a-t-il écrit à ses futurs paroissiens, j’aurai tout à apprendre ... Je serai curé de chacune des trois paroisses Ste Anne (Vallée du Breuchin), Ste Thérèse (Luxeuil Ouest) et St Colomban (Luxeuil Est). J’aurai également une mission dépassant ce cadre, puisque vicaire épiscopal de Haute-Saône. » Et il ajoutait : « Vous apprendrez vite à me reconnaître en vélo, en tenue de footing ou sur un terrain de volley... Je serai heureux de vous retrouver pour cette belle aventure. A la grâce de Dieu ! »

Les anciens Maîtrisiens, qu’il a si souvent accueillis dans la chère Maison de la rue de la Convention, lui souhaite un bel itinéraire après l’Escale – une « escale » où il aura eu à gérer une période créative de transition et d’évolution. Nous lui souhaitons bonne route, dans le souffle de l’Esprit. « Avance au large... ! »

Jean-Claude MENOUD

Étape

Ancien Maîtrisien (1957-1963), Bisontin (1946) aux lointaines racines helvètes, ordonné prêtre en 1971, le P. Menoud a laissé sa charge de vicaire général au P. Éric Poinot, le 1^{er} juillet dernier, pour une année de « ressourcement ».

Dans le mot de remerciement, pour 12 années d’exercice de la charge de vicaire général et de 18 années de conseil presbytéral, Mgr Bouilleret esquissait ainsi le portrait de celui qui cessait ses fonctions de « bras droit de l’évêque » :

« Tu as été à l’usage de trois évêques sans les user complètement... Tu as su



faire preuve de souplesse et de douceur mais aussi de fermeté et de décision quand cela était nécessaire. Ceux qui te connaissent bien disent de toi que tu es généreux,

fraternel, que tu as le sens de l’humour, que tu tiens aux qualités humaines et que la relation et les relations tiennent la première place dans ton ministère d’homme et de prêtre. Tu aimes que le travail soit bien fait ... Nous savons que la lecture et la musique sont des exercices que tu affectionnes... Laisse-toi traverser par tes désirs d’approfondissement de tout ce qui touche à ton ministère de prêtre. »

P. Éric POINOT

Prise de relais pour une nouvelle mission

Nommé Vicaire général à compter du 1^{er} novembre 2014, Éric Poinot n’a pris ses fonctions qu’au 1^{er} juillet dernier, après 8 mois de « tuilage » avec Jean-Claude Menoud.

Dans sa lettre de mission, Mgr Bouilleret présentait ainsi son nouveau « ministre » et collaborateur : « Sa dimension spirituelle, son souci de la mission, ses diverses expériences pastorales au sein de notre diocèse et à la Conférence épiscopale de France et sa jeunesse seront une grâce pour le diocèse de Besançon. »

Riche expérience en effet que celle de ce jeune prêtre, de 48 ans (né en 67), de formation professionnelle initiale hôtelière, entré au séminaire en 1988, ordonné en 1995 et qui, en charge de l'U.P. de Luxeuil

Ouest, conjuguée à celle d'aumônier des lycées d'abord, s'est vu confier ensuite celle du Service diocésain des vocations (SDV) et, trois

ans après, celle de responsable de la Maîtrise-L'Escale (2004) puis, en 2008, celle du Service national des vocations (SNV), avant d'être nommé recteur de la Cathédrale St Jean de Besançon.

Les anciens Maîtrisiens, pour leur part, n'oublient pas l'accueil chaleureux et attentif qu'il leur a réservé, lorsqu'il avait en charge la conduite de l'Escale Jeunes. Ils n'oublient pas non plus la riche et belle conférence illustrée, présentant les Trésors cachés de la Cathédrale St Jean, qu'il nous a donnée lors de nos retrouvailles d'avril dernier (2015).

En 2008, avec la France entière, ils avaient été ébahis de l'audace joyeuse de la série des quatre clips de *Prêtres Academy*, diffusés sur dailymotion, youtube et autres canaux, qui bouscullaient la communication classique sur la vie des prêtres et l'exercice de leur mission : « Nous avons voulu faire découvrir, disait-il, à des jeunes déconnectés de nous, qui ne connaissent de ce que nous vivons que les clichés, la vie des prêtres, en toute simplicité et authenticité, sans langue de bois, avec une touche d'humour et en utilisant leurs codes. »

Nul doute que dans ses nouvelles fonctions de Vicaire général, le P. Éric Poinot, grâce à son charisme et à sa créativité, nourris tous deux à une foi profonde, saura ouvrir toutes grandes les fenêtres au souffle de l'Esprit.



Trente-sept prêtres du diocèse de Besançon en visite-pèlerinage à Strasbourg

Organisé par le bureau du Conseil presbytéral, sous la conduite du Père Christophe Bazin, son secrétaire, et inscrit dans la célébration du Millénaire des fondations de la Cathédrale de Strasbourg, ce pèlerinage se voulait « occasion fraternelle de mieux se connaître, de prier, de se détendre et de visiter » l'un des hauts lieux chrétiens et européens du grand sillon rhénan et jurassien.

C'est ainsi qu'accompagné de leur « Père évêque », Mgr Jean-Luc Bouilleret, tout juste de retour de l'assemblée épiscopale de Lourdes, et du Vicaire général, Éric Poinot, le groupe d'une quarantaine de prêtres « bisontins » a mis à profit les deux journées des 9 et 10 novembre dernier pour découvrir ou (pour certains) redécouvrir le cœur de Strasbourg l'européenne.

Sur le Parvis de Notre-Dame de Strasbourg sous le porche central



Strasbourg : Cathédrale d'Europe

Visites guidées du Quartier de la cathédrale et de la cathédrale elle-même, y compris l'Horloge astronomique, la Galerie du chevet, récemment ouverte et aménagée en petit « Trésor » et la crypte où fut concélébrée une eucharistie.



Le vieux Strasbourg, autour de sa Cathédrale, avec Lionel Heivy, guide et urbaniste.



Dans la Galerie du chevet, avec Isabelle HINCKER, Guide (association « Sacrée Histoire »), autour de la maquette de la première cathédrale dite ottonienne, dont la construction fut entreprise par l'évêque Werner (1015), comme attesté par une chronique du XIII^{ème} siècle :

« Anno Domino 1015, Monasterium Sancte Marie in Argentina surgit primo a fundatione sua ».

Rencontre avec Mgr Grallet dans le salon d'honneur de l'archevêché



Dans l'hémicycle du Parlement européen : le goût de l'Europe

Strasbourg la pittoresque

Après le « spectacle méridien » de l'Horloge astronomique, le groupe se devait de goûter la spécialité alsacienne de la tarte flambée (*Flammekueche*) dans un petit restaurant du quartier de la Cathédrale, avant de terminer son séjour par le tour de la « Grande île » en bateau, sur l'Ill et le canal de l'Ill, au fil d'une promenade qui pousse jusqu'au quartier européen, avant de revenir à l'embarcadere de départ.





Anniversaire ...et convivialité musicale

Morre, 6 mars 2016, 16h00

Nonantenaire

Michel Gentilhomme, tel qu'en lui-même...

Jeunesse éternelle de la musique



« **N**onagénaire depuis peu, l'oreille musicale toujours aussi aiguisée, Michel Gentilhomme, musicien et musicologue, dont la réputation n'est plus à faire, a tiré sa révérence le dimanche 6 mars, à la salle socioculturelle de Morre, au cours d'un ultime rendez-vous musical qu'il avait pris plaisir à organiser.

Après une vie totalement consacrée à la musique, ce fils de professeur de flûte du conservatoire de musique de Besançon a décidé de mettre un terme à son parcours, débuté à Besançon puis poursuivi à Strasbourg, et qui l'a mené au poste de conseiller musical au ministère de la Culture à Paris. De retour en Franche-Comté, il devient, entre autres, conseiller technique et pédagogique au théâtre de Besançon pendant 25 ans, formant de nombreux chefs d'orchestre.

Depuis 5 ans, il était à l'initiative de l'association Musique à Morre et organisait plusieurs fois par an des concerts thématiques appréciés des habitants de Morre et des environs.

Sa santé lui conseillant de lever le pied, ce « gentilhomme » au caractère affirmé a fêté ses 90 ans en refermant la partition d'organisateur et de concertiste. Mais tant que ses doigts le lui permettront, il les fera courir sur les claviers de son orgue et de son piano... »

Claude MAÏRE



Un concert compendium

Au cours de cette soirée, plus d'une vingtaine de pièces musicales ont été présentées, avec de nombreux instrumentistes, amis de Michel, venus de toute la France et parfois de très loin... Michel, lui, était sur tous les fronts : au piano, aux percussions, donnant même de sa voix de ténor parmi les choristes...



René ZOSSO, « complice » de longue date de Michel, et sa vieille à roue – un grand moment du concert



« CORO FAVORITO », composé d'anciens choristes du « Contrepoint de Besançon » et d'actuels choristes du Männerchor de Morre et des Chenestrels (chœur d'hommes bisontin)

Chloé ALBARÈS soprano soliste



MÄNNERCHOR de Morre

Jean-Louis FOUSSERET, maire de Besançon



Conférence

La Maîtrise-L'Escale
Salle Saint-Matthieu
10h00-11h15

Frère
Max de WASSEIGE
OFM



Les sens les plus touchés de la modernité

Fleur NABERT-VALJAVEC
Sculpteur
Lectio Divina
© avec l'aimable autorisation de l'artiste



*Les sens les plus touchés du monde contemporain sont
d'abord **la bouche** et tout ce qui touche à l'oralité :*

*« Plus le cœur de la personne est vide,
plus elle a besoin d'objets à acheter,
à posséder, à consommer »*

(Laudato Si)

*Ensuite **l'oreille**.*

*Trop de paroles
enlèvent toute profondeur à la vraie parole.*

*Enfin **les yeux** :*

« La vue est le sens privilégié de la modernité. »

(David Le Breton)

Pour bien voir, il faut souvent fermer les yeux !



Itinéraire Frère Max de Wasseige :

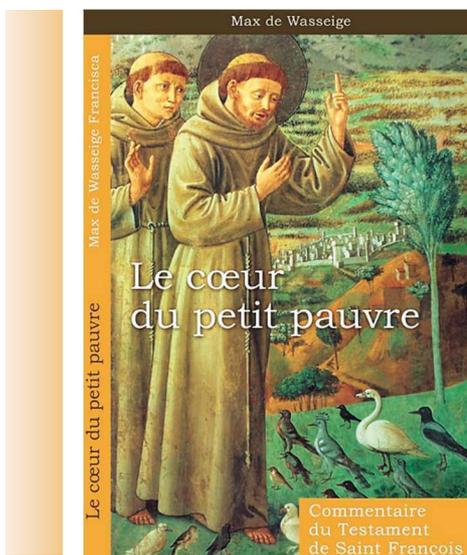
« *Faire nôtre le secret de François* »

« **O**riginaire de Belgique, Max de Wasseige est né au sein d'une famille unie et aimante. Malgré ce terreau propice à son développement humain, il va être, très tôt, confronté à des échecs scolaires, qui, loin de le dominer, vont, au contraire, lui apprendre à retourner les difficultés pour en faire des tremplins. C'est parce qu'il aura expérimenté lui-même et très tôt, ce que d'autres viendront lui confier des années plus tard, qu'il saura offrir cette qualité d'écoute et qu'il aura cette capacité à rejoindre les personnes quel que soit leur chemin.

Alors qu'à l'âge de 20 ans, il pensait avoir trouvé sa voie, il va être bouleversé, au plus profond de son être, à la lecture du Livre « *La harpe de Saint François* » de Félix Timmermans (1935-2001).

Il entre alors chez les Franciscains en 1955, convaincu désormais que sa vie est bien là, alors que ses origines sociales le destinaient à une tout autre existence. Ordonné prêtre en 1961, il va mettre ses pas dans ceux de François d'Assise pour essayer, à son tour, de suivre Celui qui l'a touché au cœur et de se faire le témoin de sa Bonne Nouvelle.

Son parcours va être jalonné de multiples rencontres très diverses, qui vont enrichir son histoire, à commencer par deux personnes qu'il va considérer comme de véritables maîtres spirituels : Louis EVELY et Marcel LEGAUT.



Tout au long de son cheminement, passionné par la vie de François d'Assise, il n'aura de cesse d'approfondir la spiritualité franciscaine et de l'enseigner, ce qui le conduira également à écrire *Le cœur du petit Pauvre*, un commentaire du Testament de Saint François.

Que ce soit comme Maître des Novices chez les franciscains, comme prédicateur de nombreuses retraites qu'il a prêchées ici ou en Afrique, comme magasinier ou peintre-tapissier lorsqu'il partit au travail ou comme accompagnateur de jeunes couples ou de fraternités séculières laïques, Max va être durant les 30 premières années de sa vie religieuse un inlassable témoin de ce qu'il a découvert. Parfois de façon explicite comme lors de la formation des jeunes entrants ou lors des sessions qu'il anime, parfois de façon plus discrète à la manière du levain dans la pâte, lorsqu'il travaillera en milieu professionnel. Mais, ce sera toujours avec sa vocation de Franciscain chevillée au cœur, empreinte de simplicité fraternelle.

En 1994 il sera appelé à quitter la terre de ses origines pour aller s'enraciner en France.

Repéré très rapidement par l'Evêque du Diocèse de BESANCON, il est appelé, à la fin des années 1995, par le Père Lucien DALOZ pour occuper la mission d'Exorciste diocésain. Il y exerça durant 20 ans un ministère d'écoute et de libération de personnes de toutes origines sociales, religieuses, culturelles, professionnelles ayant toujours cependant un point commun entre elles, celui d'avoir été blessées, d'une façon ou d'une autre, par les événements de l'existence.

Il va rapidement gagner la confiance des personnes qu'il rencontrera dans cette mission, pourtant difficile, délicate et complexe. Et s'il croyait que le diable était au placard, il va très vite être étonné du nombre d'hommes, de femmes, de jeunes qui frapperont à la porte de son bureau.

Convaincu que la personne mérite toujours égard et attention bienveillante,

Louis EVELY (1910-1985) *La prière d'un homme moderne. C'est toi cet homme. Une grande faim d'absolu.*

Marcel LÉGAUT (1900-1990) *Prières d'homme.*

que son parcours, quel qu'il soit, est digne d'intérêt et de considération, et que la libération de ses peurs ou de ses angoisses doit passer par un climat empreint de confiance et de respect, il va se révéler homme d'apaisement et de dépassement.

Dans le sillage de l'Évangile, il va offrir à l'autre une force qui rassure, un regard qui remet en route, un humour qui désangoisse, une parole qui invite à la croissance de chacun, là où il est, là où il en est.

Aujourd'hui, Max de Wasseige est le gardien de la communauté franciscaine de Besançon. Fidèle à l'oraison, il sait conjuguer contemplation et action, puisant, aux sources de Celui qui irrigue le terreau de son cœur, une réelle force intérieure.

Aux côtés de 3 autres frères, il poursuit son cheminement, continuant à faire vivre et à faire rayonner avec eux, l'esprit franciscain à la Chapelle des Buis mais également au cœur des diverses missions auxquelles ils sont appelés. »

Marie G. SIGNE

QUELQUES-UNES DE SES SESSIONS ET RETRAITES

- Réconciliation
- Chance et risque d'une mystique chrétienne
- Du chemin de mes passions à la passion de la VIE
- Sur les pas du Pèlerin russe : la prière du cœur
- A la recherche de sa source intérieure
- Le cantique de l'Homme réconcilié
- Corps et Vie Spirituelle
- Quelques grandes amitiés spirituelles dans la tradition
- Eddy Hillesum
- Ce que l'esprit suscite aujourd'hui
- Mouvements spirituels contemporains
- Apprivoiser sa fragilité
- Les Pères du désert
- Les différentes spiritualités : depuis les Pères du désert jusqu'aux chercheurs de Dieu aujourd'hui
- Les mystiques et les Saints
- Le combat spirituel
- Satan dans les différentes spiritualités
- De la surveillance à la bienveillance
- Faire face au Stress
- Saints d'hier et Saints d'aujourd'hui : une même Passion
- Lire et savourer les biographies franciscaines

Et d'autres thèmes issus de la riche spiritualité franciscaine.

... De diamant

60 ans de sacerdoce



L'esprit d'accueil et de fraternité

Michel
DURAND

22 02 1930

Ordonné en 1956

de Miserey, puis doyen du Val de l'Ognon, en 1997, avant de devenir, en 2002, coordonnateur de l'UP de Notre-Dame des Vignes, à Pouilley-les-Vignes. Ainsi aura-t-il attendu ses 73 ans pour devenir curé de plein exercice.

C'est l'époque où sont lancées l'expérience des délégués pastoraux et la réflexion diocésaine sur les liens à construire entre la charge curiale presbytérale et la coresponsabilité pastorale, menée au sein du Conseil presbytéral et du Collège des consultants – deux structures épiscopales importantes de consultation et de décision.

Hommage

En 2008, il est nommé chanoine titulaire. Lors de son départ de l'UP de Notre-Dame des Vignes – pour une « retraite » au service des deux prêtres du doyenné, Bruno Doucet et Michel Naas – le 6 octobre 2015, l'équipe paroissiale lui rendait ainsi hommage :

« Vous avez manifesté une présence et une disponibilité entière dans l'animation des équipes : tant en coordination qu'en catéchèse, que dans la préparation des célébrations et l'approche des sacrements, pour le bénéfice d'une vie paroissiale sereine et féconde. Vous avez eu le souci de faire grandir les personnes dans un esprit de fraternité.

Vous ne pratiquez pas la langue de « buis » et avanciez vos convictions en toute franchise et vérité, quitte à surprendre. »

L'équipe pastorale – lors du départ en retraite du chanoine Michel Durand - le 6 octobre 2015.

Michel Durand est né à Fougerolles le 22 février 1930. Il est ainsi, aujourd'hui, une des rares personnes à avoir connu le dernier cardinal en charge du diocèse de Besançon, le cardinal Binet, décédé en 1936, et dont le chapeau est longtemps resté suspendu aux voûtes du chœur de la Cathédrale St-Jean. Il aura ainsi connu, jusqu'à Mgr Bouilleret, sept archevêques !

Il sera ensuite, 6 ans durant, élève au Petit séminaire de Luxeuil, puis à Favorney et entrera au Grand séminaire pour être ordonné prêtre à 26 ans, en 1956.

La pastorale des Jeunes

Il est alors durant 16 ans vicaire à la paroisse de Montrapon, où il se voit confier la pastorale des jeunes de la paroisse. C'est avec une certaine passion qu'il évoque ses souvenirs de catéchèse et de scoutisme de cette époque où se multipliaient les camps, les parcours de plein air à moto et dans le vent.

De 1972 à 1973, il est ensuite chargé, avec André Vuillaume, de l'accompagnement ou « animation » du groupe des « rhétos » du nouveau « Foyer séminaire » de la Maîtrise, dont la direction venait d'être confiée par Mgr Marc-Armand Lallier et son auxiliaire Jean Bernard au jeune abbé Gérard Daucourt (30 ans) – les jeunes « séminaristes » fréquentant les établissements scolaires publics ou privés de Besançon (cf. l'entretien avec Mgr G. Daucourt dans le numéro d'avril 2011 de la revue).

Plongée dans le monde ouvrier

Une nouvelle étape s'ouvre alors : durant 20 ans, Michel est prêtre ouvrier, poseur d'antennes de télévision d'abord, puis délégué départemental de la Caisse de retraite des artisans du Jura, à Lons-le-Saulnier. Il souhaitait alors en effet une immersion dans l'ordinaire de la vie humaine où porter témoignage.

Missions paroissiales

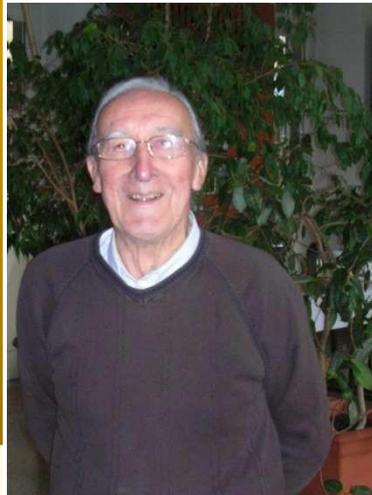
Ce long cheminement accompli, il est nommé, en 1995, prêtre auxiliaire de l'UP

La mission ici et là-bas

Joseph
LEMAIRE

27 03 1930

Ordonné le 22 04 1956



Joseph
BOUCHARD

14 10 1930

Ordonné le 29 06 1956

Joseph est né le 14 octobre 1930 à Laviron, un village qui fut au siècle dernier une véritable « pépinière » de vocations religieuses. Il y passe une enfance heureuse, au milieu de ses nombreux frères et sœurs.

En 1942, se sentant lui aussi appelé à devenir prêtre, il quitte la ferme familiale pour entrer au Petit séminaire de Maîche et prolonger ensuite le cycle habituel de formation des séminaristes du diocèse de Besançon, par la philo à Faverney et la théologie au Grand séminaire de la rue Mégevand.

Il interrompt toutefois cette dernière phase de préparation au sacerdoce durant une année scolaire (1952-1953), pour assurer la fonction de surveillant à la Maîtrise, où il seconde l'équipe de professeurs – une année qui lui fait rencontrer un certain nombre d'élèves, membres aujourd'hui de notre association d'anciens.

L'attente de la mission

Ordonné prêtre le 29 juin 1956 par Mgr Dubois, il émet le vœu de se mettre au service du diocèse de Bangui, capitale de la République centrafricaine, dont Mgr Cucherousset, originaire de Laviron, était l'archevêque.

Aussi est-il déçu lorsque, le soir de ce jour de fête, le chanoine Cucherousset, cousin du précédent et supérieur du Petit séminaire de Consolation, lui annonce qu'il est nommé surveillant dans son établissement pour un an.

Son projet de « prêtre fidei donum » se trouvait donc repoussé d'autant, et il le fut même davantage, en raison d'une blessure au genou survenue lors d'un match de foot... C'est donc le 7 janvier 1958 que Joseph peut enfin rejoindre le continent africain.

L'expérience « Fidei donum »

Durant près de 25 ans, il s'adaptera au mode de vie de la population et exercera un ministère paroissial au service des fidèles de cet immense territoire, dont il apprendra la langue, le sango.

Son visage s'épanouit lorsqu'il évoque ses affectations successives : Kouango en compagnie d'un prêtre hollandais, Ippy puis Seko, où il remplace un confrère breton, dans les diocèses de Bangui puis de Bambari. Aujourd'hui, il n'a pas oublié ce pays ni sa langue mais déplore bien sûr l'instabilité et les dérives politiques qui menacent actuellement la sécurité des habitants.

De retour en France en 1992, Joseph est nommé, en 1994, coopérateur à l'UP de Saône puis, en 1997, coordonnateur de la même UP.

Il prend sa retraite en 2003 mais « donne un coup de main » aux curés des paroisses du premier plateau, les Monts d'Épeugney – un service apprécié de tous, prêtres et fidèles de cette zone.

Résident actuellement du Centre diocésain, où il s'était installé en 2003, il est encore très alerte et toujours disponible pour rendre service à ceux qui l'entourent.

Raymond LAITHIER

Joseph est né à Malancourt-la-Montagne, en pays mosellan, le 27 mars 1930, dans une famille d'agriculteurs. Toutefois, sa naissance ayant été hâtée par la mort soudaine de son père, le P. Jacquot, son oncle – futur évêque de Marseille – devenu son tuteur, installe la famille à Besançon-St Claude, au Chemin du Refuge.

En 1942, le jeune Joseph passe l'examen des bourses nationales, entre en 6^{ème} au lycée et, l'année suivante, à la Maîtrise, en 5^{ème}. C'est ensuite le Val Ste Marie, puis, la guerre finie, le retour à Besançon.

Avant de rejoindre Faverney, Joseph accomplit une année à l'institution St Jean, à l'issue de laquelle il passe avec succès le bac de "Sciences ex". Après une préparation militaire accomplie sous le « commandement » du P. Monneret, il est engagé comme "aide météo" – ce qui lui vaut, lorsqu'il résilie son sursis en 1952 au terme de la première année de Grand séminaire, d'être affecté à Dijon, dans l'armée de l'Air, en qualité d'intercepteur radar, puis de servir comme sous-lieutenant à la base d'Oran.

De retour en théologie, Joseph devait être ordonné prêtre à Noël 1956. Mais la guerre d'Algérie fait avancer l'ordination au 22 avril, 3^{ème} dimanche de Pâques.

À l'issue de sa démobilisation, il achève une licence d'histoire-géographie à la Sorbonne. Nommé ensuite professeur à la Maîtrise, il y enseigne ces disciplines, le P. Berrard conservant les grandes classes.

En 1971, il est nommé Directeur des études au lycée technique privé St Pierre Fourier de Gray, auprès du P. Vogèle, fondateur, bâtisseur et directeur de l'établissement.

En 1979, il est curé de Ste-Madeleine à Besançon et en 1981, de St-Jean et St-Pierre. En 1982, il est nommé doyen de Besançon, en charge de ces paroisses.

En 1992, au secrétariat de l'archevêché, il est chargé du service des Archives historiques de la bibliothèque du Centre diocésain. Et en 2004, il est nommé chanoine titulaire.

Il est actuellement retiré à la Maison de retraite Laurent Valzer de la Marne, à Montferrand-le-Château.



Jean-François MATHEY

Vice-président
de l'Œuvre Notre-Dame du Haut

*La construction de la chapelle de Ronchamp
par Le Corbusier*

On ne peut guère, dans la durée de cet exposé, s'étendre sur l'action essentielle de Lucien Ledeur comme secrétaire de la CDAS (Commission Diocésaine d'Art Sacré) puis comme membre de la Commission nationale de Pastorale liturgique de l'après-guerre jusqu'en 1975, année de sa mort accidentelle sur la route, au cours d'une tournée de travail.

La belle conférence d'Éric Poinot, l'an passé, a pu donner une idée de l'activité infatigable de Lucien Ledeur comme Conservateur des Antiquités et Objets d'Art du Doubs. Et je ne peux que renvoyer au fascicule d'hommages, publié par l'Imprimerie Paul Attinger à Neuchâtel (cf. bibliographie) à l'occasion de l'exposition « Signes du Sacré au XXe siècle », organisée à Saint-Philibert de Dijon en juin 1977 – exposition dans laquelle la Franche-Comté occupait une place de premier rang, rendant aussi témoignage et hommage au Chanoine Lucien Ledeur pour sa tâche dans le diocèse, pendant une trentaine d'années.



*Lucien Ledeur,
l'incitateur*

En Franche-Comté, Lucien Ledeur, c'est sans doute les Bréseux, Audincourt et, assisté le plus souvent de Marcel Ferry, la rénovation d'une grande quantité d'églises de la région... Ce sont de nombreux travaux d'art sacré commandés à des artistes choisis – vitraux, tapisseries, sculptures, aménagements... Et c'est aussi une action pastorale non moins importante et fondamentale, évangélique, auprès des prêtres du diocèse et comme Supérieur du Petit séminaire, *La Maîtrise de Besançon*, de 1942 à 1968.

Mais l'éveilleur de conscience reste inséparable de l'initiateur aux formes de l'art contemporain, car l'art et la foi croissent sur le même terrain, qu'arrose la même eau et que réchauffe le même soleil.

Et c'est bien sur cette colline, qui domine le village et veille sur Ronchamp, au nord de la Haute-Saône, que Lucien Ledeur va éveiller, entourer de ses soins, accompagner la naissance de ce chef d'œuvre de l'architecture sacrée contemporaine, la Chapelle de Notre-Dame du Haut, construite par Le Corbusier il y a soixante ans.

« L'incitateur »... Ce terme est celui qu'a employé l'architecte lui-même en parlant de Lucien Ledeur.

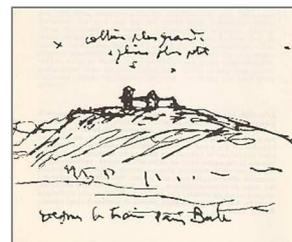
Le chapelain René Bolle-Reddat le cite à plusieurs reprises dans son bulletin trimestriel, le Journal de Notre-Dame du Haut.

AU COMMENCEMENT...

Partons du début : la reconstruction de la chapelle du pèlerinage à la Vierge le 8 septembre – Notre-Dame de Septembre comme on disait déjà au Moyen-âge – endommagée par les combats et les tirs d'artillerie en septembre 1944.



Croquis des ruines de l'ancienne chapelle. Du train de Bâle, par Le Corbusier



Une commission de reconstruction, sous forme de Société

immobilière, est constituée dans le village, formée de notables du coin, eux-mêmes propriétaires des terrains et de la chapelle, qui était site privé – ancien bien national racheté par les villageois au



Le Corbusier 1959

© Y. Karsh AONDH



« Sur le dernier la chapelle de Ronchamp, chapelle de pèlerinages,

lendemain de la Révolution, ce qui explique que la chapelle, aujourd'hui encore, est une propriété privée appartenant actuellement à une association loi 1901, qui a pris la succession de la Société de reconstruction.

D'une chapelle villageoise « rempart »...

Il y a un fort attachement de la population du village à la chapelle ancienne ; le légendaire du lieu rapporte nombre de miracles liés à la présence de la statue vénérée de Marie. Mais on peut dire aussi que l'intérêt des quelques familles fortunées du village est de reconstruire le sanctuaire ; en effet, c'est une manière de tenir ce village minier « par les femmes ». Déjà en 1913, un incendie avait ravagé la chapelle antérieure et la presse radicale locale n'avait pas manqué d'ironiser sur la vierge foudroyée par le feu du ciel, vierge en zinc de 3 mètres de haut, perchée sur le clocheton le plus élevé et tournée, de manière triomphaliste vers les pays de l'Est ; le bulletin du chapelain de l'époque est édifiant à ce sujet : Marie nous protège des envahisseurs, pêle-mêle Huns, protestants, « boches » et bientôt ceux qu'on allait appeler les « rouges ».

Des vagues d'ouvriers étrangers viennent s'installer dans la vallée minière, main d'œuvre pour les usines et les fonderies. Mais, parmi ceux-ci, les émigrés polonais sont de bons catholiques ! Il faut donc, également pour eux, reconstruire la chapelle, dernier rempart contre les ennemis de la religion.

...à un haut lieu « de paix »

Nous sommes peut-être loin de Lucien Ledeur, mais il est remarquable que bien des lieux sacrés, parmi les plus grands, ont pu être, en même temps, édifiés pour des raisons pas toujours très avouables, et qu'il a fallu la présence lumineuse d'un seul pour que la grâce opère.

C'est ainsi qu'une chapelle néo-gothique traditionnelle, dont on avait voulu faire un petit Lourdes pour revivifier le sentiment religieux à l'Est, allait devenir « un lieu de Silence, de Paix et de Joie intérieure » (Le Corbusier).

Il est également remarquable que Lucien Ledeur, lui si exigeant sur la vérité de l'art et sur la valeur fondamentale de la beauté, se soit posé cette question :

“Comment se fait-il que des églises orgueilleuses, des basiliques sans âme et laides aient pu être des lieux de foi ou de conversion et qu'ils aient pu susciter de grandes vocations ?”

Dispute sur l'avenir d'une chapelle

Dès 1945, on pense à rétablir le pèlerinage ancestral et à retaper la chapelle ; il y a des dommages de guerre, à condition de s'activer – ces dommages vont vite se dévaluer ; il faudra, cinq ans plus tard, l'intervention du Ministre de la Reconstruction Claudius-Petit, un ami de Le Corbusier, pour sauver une part de cet apport financier. On s'active à Ronchamp : des ingénieurs des mines, des entrepreneurs locaux, voire des architectes de la sous-préfecture y vont de leurs projets ; il y en a même qui donnent dans le modernisme débridé (clocher en forme d'obus, souvenir de la guerre, ou de bombe H, à cause d'Hiroshima) !

Le comité d'ailleurs penche tout simplement pour une restauration de la chapelle endommagée : remonter la flèche, refaire la nef, boucher les éclats d'obus. Mais cela semble déjà trop cher. Que faire ? Les Suisses de Bâle, clients de Ronchamp parce qu'ils achetaient de l'électricité produite par la centrale, proposent une reconstruction de qualité par l'architecte Novarina (qui a fait les plans de l'église du Plateau d'Assy et ceux d'Audincourt en 1946).

« Lorsqu'une tâche m'est confiée, j'ai pour habitude de la mettre au-dedans de ma mémoire, c'est-à-dire de ne me permettre aucun croquis durant des mois. La tête humaine est ainsi faite qu'elle possède une certaine indépendance : c'est une boîte dans laquelle on peut verser en vrac les éléments d'un problème. On laisse alors « flotter », « mijoter », « fermenter ». Puis un jour, une initiative spontanée de l'être intérieur, le dé clic, se produit ; on prend un crayon, un fusain, des crayons de couleur (la couleur est la clé de la démarche) et on accouche sur le papier : l'idée sort, ...l'enfant sort, il est venu au monde, il est né. »

Le Corbusier

Par fierté, les Ronchampoises déclinent l'offre : « on ne peut pas accepter » - les Suisses fournissent toutes les familles aisées en cette période encore rationnée.

Les choses auraient pu en rester là, mais il y a la CDAS (Commission diocésaine d'Art sacré) qui apprend que, dans le nord de la région, on se dispute sur l'avenir d'une chapelle à bâtir. Quelle belle occasion à ne pas manquer !

Deux Ronchampoises et une Commission diocésaine d'Art sacré

Mais il y a surtout deux Ronchampoises, membres précisément de la CDAS.

Lucien Ledeur, né dans la vallée du Rahin, à Plancher-les-Mines. Il vient déjà tout petit avec sa famille, son frère Etienne en particulier, en pèlerinage à Ronchamp à pied. Sa maman travaille comme mercière à Genevreville ; la route la nationale 19, est toute droite vers la colline ; on aperçoit au loin le clocher de la chapelle qui appelle de toutes ses cloches les pèlerins du petit matin qui voient se lever le soleil pendant la marche.

L'autre Ronchampoise est un certain François Mathey, qui, en 1945, est au Ministère de l'Instruction Publique (qui, à l'époque, comprenait la Culture), dans les fonctions d'inspecteur des Monuments historiques et qui, à ce titre, a été nommé à la Commission diocésaine ; d'ailleurs, son territoire d'activité professionnelle est le Grand-Est de la France.

Originaire de Ronchamp, où vivent ses parents, il est aussi entré, à Paris, dans le sillage des Dominicains de l'Art sacré, auxquels il apporte sa contribution et surtout son zèle. Le Père Régamey restera toute sa vie un ami.

Enfin et surtout, il est très lié avec Lucien Ledeur, son aîné sans doute, mais avec qui il partage ses goûts et sa passion pour l'art, et, disons-le aussi, pour les questions spirituelles.



François MATHEY



contrefort des Vosges, est un lieu de Silence, de Paix et de Joie »

Le Corbusier

Il y a d'autres rapprochements : Madame Ledeur et Madame Mathey, les mères, ont de bons rapports d'amitié ; Madame Mathey coud et brode – la robe de la statue de Notre-Dame du Haut, par exemple, pour la Fête-Dieu ; il est certain qu'elle a eu affaire à Madame Ledeur pour le fil et les aiguilles et pour d'autres questions sur l'éducation des enfants. Et puis Madame Mathey a eu les capacités de professeur de dessin à la fin du XIXe siècle, ce qui était rare à l'époque. D'ailleurs François, son fils, collectionne les images, les reproductions d'art des réclames pharmaceutiques, et il dessine.

Des liens d'amitié durables

L'amitié entre les deux jeunes gens prend forme en 1942, à Paris, quand François est démobilisé et entre en poste aux Monuments historiques et que Lucien, ordonné prêtre en 1937 (il célèbre sa première messe à la chapelle de Ronchamp), suit des cours de philo à la Catho et à la Sorbonne.

Ce sera aussi pour lui l'occasion d'aller à La Tour-Maubourg, au couvent des Dominicains ; de découvrir la capitale, mais surtout de voir les musées et les galeries d'art contemporain. François a fait l'École du Louvre, étudié l'Histoire de l'Art et l'Archéologie.

Tous deux fréquentent les milieux des artistes, peintres, verriers, architectes, engagés dans le renouveau du catholicisme. François, par ailleurs, est introduit au couvent des Dominicains de l'Avenue de Latour-Maubourg, qui dirigent la *Revue de l'Art Sacré*, à laquelle il collabore.

Cette amitié s'est poursuivie avec le temps et s'est intériorisée au cours des années, quand la vie apparemment sépare ou conduit chacun vers d'autres routes. Mais il y a toujours eu entre eux des moments de retour, à Besançon ou à Paris – des points de rencontre, toujours vécus dans le bonheur d'un moment, fugitif peut-être, une journée ou deux, mais précieux.

Pour ma part, j'ai passé à la Maîtrise, trois ans de suite, en 58, 59 et 60, un mois de vacances, pris en charge, si l'on peut dire par Lucien Ledeur ; puis au bord du Doubs. Quelques années plus tard, en 71 et en 72, je suis repassé à Notre-Dame, où il avait réinstallé son bureau au milieu des livres et de quelques tableaux – en particulier un dessin de la cathédrale de Chartres par Le Corbusier, qui le lui avait offert.



Lucien Ledeur,
Vincent Mathey et ses cousins
lors d'une réunion familiale à Ronchamp
Coll. Privée J.-F. Mathey

C'est Lucien qui célébra notre mariage à Notre-Dame-du Haut, en plein hiver de janvier 71, par -10° - avec Marcel Ferry, René Bolle-Redat et Guy Lafond. Puis j'ai encore eu l'occasion de passer deux nuits chez lui à Besançon, un an avant son accident. Tous ces séjours, les plus longs comme les plus courts, m'ont beaucoup apporté, comme à vous tous qui vous trouvez réunis pour cette matinée autour de son œuvre d'incitateur...

L'AVENTURE COMMENCE EN 1945

En 1945 – le 8 septembre – François Mathey, à la demande de Mgr Dubourg, réorganise la Commission diocésaine d'Art sacré (CDAS). Il est lui-même un des laïcs de la commission – avec Marie-Lucie Cornillot, autre amie de longue date, conservateur du Musée de Besançon. Il demande que Lucien soit secrétaire.

« L'aventure commence pendant la guerre lorsque Lucien termine des études à l'Institut catholique et que je lui fais part de mes inquiétudes d'inspecteur des Monuments historiques, désolé par l'incompréhension des curés que je visite, de l'abandon des églises, de la nécessité de rétablir une situation lamentable et de le faire de l'intérieur même de l'Eglise, car je ne crois pas aux recommandations et interdictions de l'autorité civile, d'autant plus que nos curés sont indépendants et imaginent mal de la part de laïcs des

sentiments de respect dont ils n'ont pas eux-mêmes l'idée. C'est dans cet esprit que fut créée la Commission d'Art Sacré du diocèse de Besançon et Mgr Dubourg chargea Lucien d'en assurer le secrétariat. On revenait de loin. » (Lettre du 3 avril de François Mathey à Alfred Manessier).

Il est tout naturel que les deux amis songent à Ronchamp en train de faire la chasse à l'entrepreneur qui pourra rebâtir. Ils ont déjà appelé Léger pour des vitraux, Bazaine, Manessier et d'autres. Une église maintenant, une aubaine qui ne se retrouvera pas de si vite. Il ne s'agit pas de faire « un coup », mais de mobiliser l'artiste pour construire digne et beau pour une vraie liturgie, pour s'inscrire dans la beauté d'un lieu, d'un espace. Il faut faire appel à un grand architecte. capable de créer une œuvre vraie, donc belle.

Convaincre les habitants de Ronchamp

Première difficulté : convaincre les habitants de Ronchamp, c'est-à-dire le Comité de reconstruction, qui est aussi propriétaire du site et maître d'ouvrage, de se dessaisir du projet au profit de la CDAS. Lucien Ledeur et François Mathey n'épargnent point leur peine pour faire comprendre au curé de Ronchamp, l'Abbé Besançon, président du comité, que l'intérêt du village est de passer par le diocèse. Par chance, le parisien est un fils du pays, le fils du docteur, et on connaît sa famille. Quant à Lucien Ledeur, il inspire confiance, il sait écouter et parler aux paroissiens, convaincre sans forcer.

N'empêche qu'une certaine contrariété, un sentiment de dépossession va demeurer au village et qui n'en sera que



« Une personnalité respectable était toutefois présente,
Ce sont eux

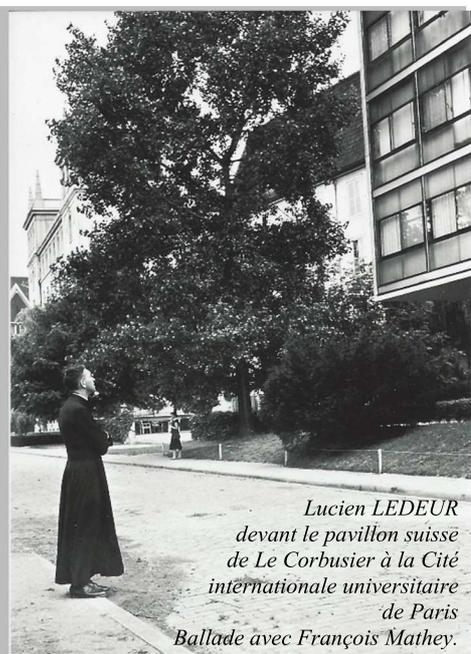
plus marqué quand on saura que l'architecte élu est Le Corbusier – pensez donc, un blagueur, un fumiste !

Il se trouve que le secrétaire du Comité est un jeune chef d'entreprise appartenant aussi à une des bonnes familles paroissiennes, Alfred Canet. Or celui-ci a compris l'aubaine, pour Ronchamp cette fois, et l'enjeu – et qu'il y a tout à gagner avec Le Corbusier. C'est aussi un familier des Mathey, cela facilite les choses. La famille Canet, dont la demeure est au pied de la colline, sera par la suite le point de chute de l'architecte quand il se rendra sur place et Alfred Canet le correspondant de l'atelier du maître pour les questions d'organisation de chantier, de matériel ou de finance.

Discussions Rêves et interrogations

Mais avant que le choix ne se fasse sur Le Corbusier, il y a eu maintes discussions, des rêves, des interrogations.

J'ai assisté, à quatre ou cinq ans, à une réunion à laquelle je n'ai évidemment rien compris, et j'attendais que cela finisse. Mais elle permet d'imaginer la situation. C'était dans une salle d'école, au hameau de la Houillère. Le long du mur, des chaises étaient rangées, sur lesquelles des gens que je ne connaissais pas étaient assis et ils se taisaient dans cette pièce surchauffée ; ils écoutaient parler l'Abbé Ledeur ; sa voix était douce et posée. Il parlait de la chapelle qu'on allait reconstruire.



Lucien LEDEUR
devant le pavillon suisse
de Le Corbusier à la Cité
internationale universitaire
de Paris
Ballade avec François Mathey.

C'était, je crois, une réunion d'information pour les habitants, comme il y en a eu bien d'autres.

Il ne s'agissait pas encore de Le Corbusier. C'est vrai, il y a eu à la CDAS le projet Jean-Charles Moreux. Mais Ledeur et Mathey ont aussi cherché ailleurs, vers une architecture plus moderne.

J'avais six ans, j'allais déjà à l'école, non plus à Ronchamp mais à Paris. Ils m'ont emmené, une après-midi, voir une école très moderne et modèle en banlieue ; une salle de classe avait un toit ouvrant, et Lucien Ledeur m'a demandé si je voudrais être élève dans cette école. Dans la cour il y avait une énorme mappemonde autour de laquelle montait en spirale une passerelle ; en courant, j'y suis grimpé et redescendu. J'ai su longtemps après qu'il s'agissait de l'architecte Lods, qui a construit aussi à Belfort. Les deux amis avaient-ils pensé à lui pour Ronchamp ? Ou bien avaient-ils en tête un autre projet en même temps ?

Pourtant Le Corbusier n'était pas absent entre eux. Sans doute, il devait sembler incongru ou impossible de faire appel à lui. Mais j'ai le souvenir précis d'une autre visite, dans Paris cette fois, au même âge : je les ai accompagnés voir de hauts bâtiments blancs sur des piliers, entourés d'arbres et très différents des maisons habituelles et c'est là que j'ai entendu parler, une des premières fois, de Le Corbusier. Il s'agissait du Pavillon suisse à la Cité universitaire, je l'ai su plus tard. Nous sommes aussi allés en autobus voir une villa de cet architecte « célèbre dans le monde entier » ; ce devait être la Villa La Roche-Janneret dans le XVI^e arrondissement. Dans la bibliothèque de mon père, un petit ouvrage, *La Charte d'Athènes*, est annoté de sa main et daté de 1943.

Une église comme on en voit partout ?

Mais Jean-Charles Moreux, dont l'Abbé Morel avait dit à Ledeur que c'était un architecte « bourgeois » ? Mon père avait une sorte de sentiment filial envers lui, et c'est vrai qu'il lui devait beaucoup par rapport à son entrée dans une certaine société fermée du monde des Arts et dans laquelle il fallait être comme parrainé, recommandé. De plus, Moreux, a priori, devait faire l'unanimité dans les comités et entre les comités : de la classe, une modernité de bon aloi et un

certain renom – l'Eglise des Français à Londres, la réfection de la Grande galerie du Musée du Louvre, ce n'était pas n'importe qui et il connaissait la région. Si bien qu'il fut proposé à la CDAS presque tout naturellement, Le Corbusier étant impensable encore

Mais il y avait une sorte de regret de s'en tenir à un projet qui, au fond, allait presque de soi et qui n'irait pas changer le visage de l'Eglise. J'ai compris cela bien des années après. Lucien Ledeur remettant le projet à l'Abbé Besançon déclare que c'est bien là l'œuvre d'un maître, mais que c'est une église comme on en voit partout. « Je ne vois qu'un homme qui puisse quelque chose de vraiment original, dit-il, c'est Le Corbusier »

Effectivement, le projet Moreux, s'inscrivant dans l'architecture classique, loin du farfêlé et du tape-à-l'œil, consistait à construire un petit sanctuaire de campagne, qui conserverait de la chapelle ancienne sa nef romane retrouvée ; on lui adjoindrait un clocher à bulbe typique des clochers franc-comtois d'après la conquête ; on restait dans un cadre local, dans la décence et l'esprit du pèlerinage et le tout respectait un budget relativement modeste.

La « colère » de Mgr Dubourg

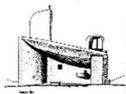
Le projet est adopté mais, par courtoisie, Ledeur et Mathey, qui n'y étaient pas obligés, le présentent à l'archevêque qui, ô surprise, n'en veut pas. « Encore un casque à pointe, foutez-le dehors ! »

On connaît l'anecdote et la colère de Monseigneur Dubourg...

Deuxième version des faits : « J'ai assez de casques à pointe dans mon diocèse ». Monseigneur voulait-il donner tardivement dans la Résistance ? Les bulbes baroques avaient, semble-t-il, fini par l'excéder. Bulbes - plutôt casques polonais que prussiens. Le projet reposait sur ce détail. Moreux ne le changerait pas puisqu'il donnait tout son sens à l'édifice.

Projet abandonné. Nouvelles recherches d'architectes pour la CDAS. On choisit l'architecte départemental Tournier, mais comme celui-ci fait partie de la commission, il ne peut décemment accepter et propose différents confrères. François Mathey et Lucien Ledeur les repoussent.

C'est alors que le nom de Le Corbusier, dans les limbes jusqu'à ce moment, arrive sur le tapis.



*c'était le paysage, les quatre horizons.
qui ont commandé. »*

Le Corbusier

Le nom de Le Corbusier est avancé

Deux versions de la séance du mois d'avril 1950 :

- Lucien Ledeur et François Mathey discutent avant le début de la réunion. Le Corbusier serait le rêve, mais il semble inutile d'en parler. La séance tourne en rond. Une sorte d'attente imprécise. « Mais il y a Le Corbusier », lance un des deux compères. « Eh bien ! demandez-lui », rétorque Mgr Dubourg qui, bien qu'ayant été à Marseille, ne sait peut-être pas de qui il s'agit.

- A partir d'un certain moment, le débat effectivement piétine. François Mathey lâche le nom de Le Corbusier « comme on prononce un gros mot dans une assemblée élégante » (termes employés par François Mathey rapportant plus tard la séance). « Pourquoi pas ? » répond l'archevêque. « Allez le voir ! ». Lucien Ledeur et François Mathey en sont médusés.

Le résultat est le même. François Mathey, habitant Paris et, par profession, plus proche du milieu, est mandaté pour rencontrer le grand architecte. Le rendez-vous est aussitôt pris, par un intermédiaire bien placé, Maurice Jardot. Celui-ci est collègue de Mathey aux Monuments historiques, rue de Valois, et aussi ancien condisciple du lycée de Belfort ; comme il est également le secrétaire de Kahnweiler (Galerie Louise Leiris, qui vend Picasso, Braque, Léger, Masson...), il connaît Le Corbusier, peintre tout autant qu'architecte ; et qui ne peut pas ne pas être insensible à la fréquentation de la plus grande galerie d'art de ce temps.

Une première démarche qui tourne court...

Mais l'entretien du jeune inspecteur des Monuments historiques avec Le Corbusier tourne court. Ce dernier, de premier abord, se méfie d'un fonctionnaire public (qui n'est même pas dans sa fonction en l'occurrence !) qui fait partie du système, comme on dirait aujourd'hui. Le comble, la demande n'émane même pas de l'Etat mais de l'Eglise ! « Je ne veux pas travailler pour une institution morte. J'arrive de Jérusalem, ceux qui ont fait du Saint Sépulcre ce qu'il est devenu, sont les ruines d'un monde mort », dit-il en substance.

L'architecte a aussi sur le cœur l'échec de la Basilique de la Sainte Baume,

quelques années plus tôt, malgré le soutien apporté à ce projet pharaonique par les Dominicains et le Père Couturier particulièrement. La hiérarchie ecclésiastique, à qui Le Corbusier en veut beaucoup, a refusé le projet de cette immense basilique souterraine dédiée à Sainte Marie-Madeleine, ouverte au nord sur la Montagne Sainte-Victoire et sur la Méditerranée vers le sud et qui devait être aussi grande que Saint-Pierre de Rome. En fait, ce devait être un temple universel. Le Corbusier, profondément déçu, n'a pas mâché ses mots au sujet des curés...

Monseigneur Dubourg, lui, n'a pas apprécié ce refus : « Un architecte qui ne veut pas travailler pour l'Eglise ne peut être qu'un mauvais architecte ». Et il propose un « grand chrétien » pour rebâtir Ronchamp, Paul Tournon, « un homme de grand talent ». Mathey, prêt à démissionner, fait part des événements à Lucien Ledeur qui, sur le champ, se précipite dans le bureau de l'évêque. Une heure plus tard, il est de retour, le sourire aux lèvres ; Monseigneur l'a chargé de reprendre rendez-vous.

Une seconde démarche de Lucien Ledeur

La deuxième démarche a lieu. Elle va aboutir. Le Corbusier accepte. A-t-il été impressionné par Lucien Ledeur, son calme, sa parole simple et juste ? Les deux amis ont été accueillis, en tout cas, bien différemment cette seconde fois : « Ah ! Vous venez pour votre chapelle ? Eh bien, entrez et parlons-en ! » Il est possible que l'architecte ait, entretemps, pris conseil auprès du Père Couturier et que celui-ci l'ait encouragé. Peut-être Maurice Jardot a-t-il, lui aussi, demandé à Le Corbusier des nouvelles du premier rendez-vous – à propos, qu'en est-il de votre rendez-vous pour Ronchamp ?

Le Corbusier a rencontré un prêtre en soutane noire qui ne l'a pas assommé d'un discours convenu et patelin. Ledeur lui parle de la région, de l'attente des gens, de leur vie un peu étroite, de la mine et de la guerre ; il lui laisse surtout, s'il dit oui, toute liberté de création ; mais il faudra aussi faire avec peu de moyens, c'est un petit pèlerinage, quelques femmes montent à la chapelle et prient pour leurs enfants ; parfois, au contraire, ce sont des milliers de pèlerins qui se rassemblent pour louer Marie.

Pour le moment, l'architecte entend encore, comme pour la Sainte-Baume, derrière le nom de Marie celui d'une divinité mère et cela le touche. Le touchent aussi tous ceux qui sont tombés sur la colline, au nom de la liberté et de la paix...

Le 4 juin 1950, Le Corbusier se retrouve dans la cure de l'Abbé Besançon. Il est venu à Ronchamp incognito pour ainsi dire, seul, afin de prendre seul sa décision et sans être gêné. Il vient de monter à la chapelle où il est resté le temps de se



rendre compte du lieu et de son environnement qu'il trouve magnifique ; la vallée est noire de suie, de crassiers, de poussières de charbon et du bruit des forges et des fumées des usines, mais sur la colline, quelle vue splendide ! les montagnes bleutées, les horizons qui se succèdent comme des vagues dans le lointain, vers le sud-est et jusque vers la Chaux-de-fonds, sa ville natale.

Il demande à celui qui l'a monté en voiture là-haut de lui prendre des photos. Il garde les pellicules soigneusement dans sa poche.

*« Il en sortira ce qui en sortira.
Vous l'accepterez
ou vous le refuserez,
mais je ne recommencerai pas. »*

Puis on le redescend chez le curé de Ronchamp, au pied de la colline. La sœur du curé l'interroge sur ce qu'il va faire. « Ruminer ça comme une vache, répond-t-il en riant, il en sortira ce qui en sortira. Vous l'accepterez ou vous le refuserez, mais je ne recommencerai pas. » Ces paroles ont été transmises par l'abbé ou sa sœur, Mademoiselle Henriette, à François Mathey qui les a rapportées.

Le Corbusier dès le soir se met à dessiner quelques croquis. Probablement à l'hôtel du village puisqu'il ne descend pas encore chez les Canet – il le fera après la signature du contrat, l'année suivante. Mais il s'est engagé pour Ronchamp...



LE CORBUSIER S'ENGAGE



Le Corbusier à la maison du chapelain à Ronchamp, en 1959

Naissance d'une œuvre architecturale

Le Corbusier remonte sur la colline, accompagné de Lucien Ledeur, représentant la CDAS, et de Jardot, pour en savoir davantage sur la chapelle qui, bien qu'endommagée, a été provisoirement arrangée pour recevoir les fidèles, les familles et les enfants du catéchisme de Ronchamp ; cette fois il est monté à pied, comme un pèlerin – du moins à partir de ce qui est l'actuel parking, ce qui laisse encore une bonne grimpe à faire le long de baraques à souvenirs pieux, chapelets et médailles, et jouets d'enfants. Il a pu, pendant cette visite sur le site, prendre des croquis et des croquis, qui donnent déjà, dès cet instant, une idée globale de la future chapelle.

Il s'est enquis des facilités d'accès, des matériaux à disposition, sable, gravier des gravières, des fournisseurs disponibles, etc. Il faudra aussi creuser une citerne pour recueillir les eaux de pluie, indispensables pour le béton.

C'est à partir de ces jours que commence pour Lucien Ledeur, pour Marcel Ferry ainsi que pour le Père Régamey venu tout exprès, une campagne de préparation auprès des paroissiens du village et des environs ; pour ceux qui croient le connaître, Le Corbusier, est un mystificateur qui « a mis les Français dans des cages à lapin » – c'est ce qu'écrit la presse de l'époque, et « la maison du fada » est l'image qu'en ont les braves gens...

Des réactions mélangées

Monseigneur Dubourg découvre officiellement la maquette en décembre 1950 et la CDAS en janvier 1951. C'est à cette occasion qu'avec mon frère et mes parents j'ai pu la voir, ainsi que tout un tas de personnes habillées en dimanche sur des parquets cirés.

Bien entendu, Lucien Ledeur avait vu la maquette bien avant, au cours de l'automne à Paris, au 35 rue de Sèvres, dans l'atelier de Le Corbusier.

L'abbé Besançon rapporte, en 1979, près de trente ans après, une conversation qu'il a eue avec lui et dont il se souvient : Ledeur fait un dessin.

- A quoi ça ressemble ? demande Besançon ;
- Je ne sais pas » répond Ledeur.
- On dirait un bateau
- Si tu veux.
- Est-ce que c'est bien ?
- Je n'en sais rien.

Quelques mois plus tard :

- Je crois que ce n'est pas trop mal, dit Ledeur.

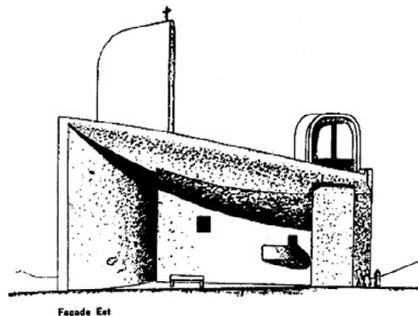
Plus tard encore :

- C'est bien.

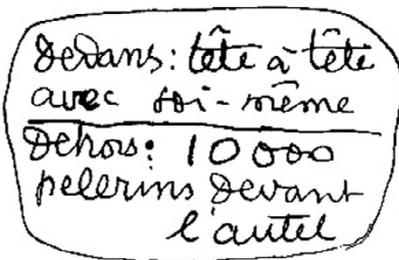
Enfin, à la fin :

- Je suis sûr que c'est un chef d'œuvre.

Le Corbusier in Textes et dessins pour Ronchamp Genève 1965



Façade Est



Par contre, des réactions mélangées, pour ne pas dire hostiles, se font entendre à Ronchamp, dont les habitants se sentent non seulement roulés sur leur projet mais aussi pris pour des imbéciles : on leur a imposé quelque chose qu'ils ne comprennent pas et qui va coûter cher ! Il y a bien quelques enthousiastes, mais ce n'est pas le gros du village. Le maire qui, bien sûr et comme d'autres personnalités, fait bonne figure à l'inauguration, déclare

qu'un foyer social pour les chômeurs aurait été plus approprié sur sa commune.

Et de fait, la vallée industrielle voit ses puits de mine se fermer les uns après les autres jusqu'en 1958, ainsi que la plupart de ses fabriques, laissant les gens sans travail, sans débouchés.

Il ne fallait donc pas ébruiter le projet de construction en cours. La Commission liturgique du Vatican, dirigée par le Cardinal Ottaviani, l'aurait interdit.

Le miracle pourtant est que Monseigneur Dubourg, campant au départ sur d'autres plans, ait complètement changé sur la conception de Le Corbusier, un protestant pourtant, un athée peut-être !

Mgr Béjot assura au mieux l'interrègne, après la mort de l'archevêque.

Un chemin semé d'embûches

On ne peut ici raconter tous les traquenards et les difficultés qui ont surgi avant l'édification de la nouvelle chapelle. L'Abbé Besançon, après avoir signé devis et contrats avec Le Corbusier, démissionna comme président de la Commission et comme curé de Ronchamp. Peur de ne pas pouvoir faire face à l'addition et à la pression des paroissiens. Regrettait-il de ne pas avoir remis la chapelle en l'état comme on le lui reprochait ? Des lettres anonymes l'insultaient, alors qu'au fond, il n'avait pas demandé tout ça. Mais Lucien Ledeur avait réussi, avec tant de conviction et sans le forcer, à lui faire comprendre où était l'avenir de l'Eglise. A la Maîtrise certains de ses jeunes élèves attendaient avec impatience d'aller à Notre-Dame du Haut.

La dimension du sacré

Pourtant il n'y a pas que le béton et le ciment dans toute cette affaire, ni même seulement le jeu de la lumière sur les surfaces gauches, qui donne vie à l'architecture et la met en mouvement. Il y a une construction plus intérieure à l'œuvre, dont la matière est le souffle de l'Esprit. Lucien Ledeur, à cet égard, a eu une autre mission d'incitateur et plus délicate sans doute.

Voici ce qu'écrit Jardot en 1949 : « La Maison des Hommes ne faisait aucune place à celle de Dieu. ».

Cela n'empêche pas Le Corbusier, agnostique ou non, d'avoir une solide



*« La chapelle de Ronchamp démontrera peut-être
que l'architecture n'est pas affaire de colonnes mais d'évènements plastiques »*

Le Corbusier

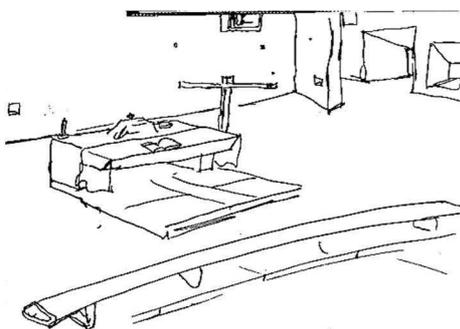
culture religieuse, ne serait-ce que par son assiduité triste à fréquenter l'Ecole du dimanche dans son enfance et de lire la Bible.

Rappelons aussi que, pour lui, le « sacré » n'est pas le « religieux ». Et pourtant, qu'en est-il alors de la Basilique de la Sainte-Baume ? Justement, nous ne sommes pas encore à Ronchamp.

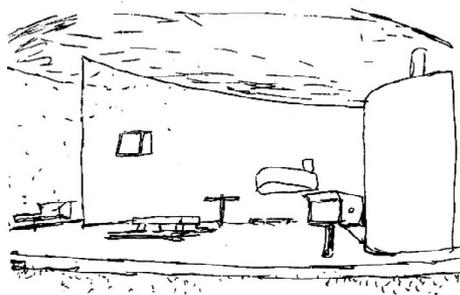
Le Corbusier – pour faire simple et vite – croit, et depuis sa jeunesse, en une harmonie transcendante du cosmos et ce n'est pas qu'une conviction intellectuelle, car il l'éprouve véritablement. Il se sent saisi comme par une sorte d'extase devant ce qu'il appelle « l'espace indicible » révélé par une harmonie et des proportions quasi divines dans le cosmos, dans la nature, et devant leur mathématique mystérieuse.

Il est effectivement sensible à l'infiniment grand comme à l'infiniment petit du monde. Il a vécu dans la solitude cette expérience, aussi bien devant le Parthénon qu'au Mont Athos. Expérience spirituelle sinon mystique. Et nous savons qu'au moment de la Sainte-Baume, il s'intéresse à la Gnose, à la Kabbale, à l'Orphisme. Que la Vierge Marie et les trois Marie sont comme des avatars de déesses antiques du monde méditerranéen. Un syncrétisme lie, dans la caverne du culte, Isis à Déméter et à Aphrodite ainsi qu'aux trois saintes qui veillent sur la terre, la lumière et l'eau.

Ne tombons pas dans le simplisme, d'autant plus que les croyances, quelles qu'elles soient, évoluent et se précisent au cours d'une vie.



*« La cène se pratique sur l'autel,
sous le signe de la croix
placé dans le tabernacle,
en tête de l'axe qui ordonne
l'action architecturale de l'édifice.
Mais, proche de là et obliquement,
debout et à échelle humaine,
est le témoin : le bois de la crucifixion.
Debout, indépendant
et fiché dans le sol.
Pendant les pèlerinages,
le témoin témoigne.
Il témoigne du plus atroce drame
qui fut jamais. »*



Mais il est un fait que la Croix joue déjà un rôle prépondérant chez Le Corbusier avant 1950, qu'elle est un principe fondamental dans sa conception architecturale (je vous renvoie à la fin du Poème de l'Angle Droit) : deux horizontales qui se coupent à l'angle droit partagent l'espace en quatre secteurs, les quatre horizons. Une verticale élevée au point central de cette croix permet de générer une infinité de plans, au moins ceux qui répondent à la taille humaine.

Et une chose qui a frappé l'architecte sur la colline de Ronchamp, c'est cette ouverture aux quatre horizons ; certains zéloteurs de Le Corbusier insistent sur l'aspect cosmique de la chapelle, point où se croisent des forces telluriques qui parcourent l'univers : « un dolmen orienté aux quatre vents et soumis aux forces souterraines et à celles d'en haut... »

Mais quelques années après, quand est venu de temps de la recherche patiente autour de Ronchamp, la croix devient bien plus qu'un signe architectural. Elle va être le signe fondamental vers lequel se tourneront les regards et les cœurs.

Et plus qu'un signe encore, un témoin, c'est-à-dire quelque chose de réel, de tangible. A Ronchamp, le témoin d'une tragédie vécue en Orient, il y a quelque deux mille ans. Dieu fait homme et crucifié, et Marie au pied de la croix, qui se tenait debout. Mais la croix, c'est aussi, comme Ronchamp le montre clairement, la Résurrection, dont témoigne l'immense croix de lumière qui se dresse comme ombre portée par le témoin, la croix de bois à taille humaine.

LUCIEN LEDEUR, INITIATEUR...

Lucien Ledeur n'a pas été seulement un incitateur, mais également un initiateur qui a éclairé Le Corbusier.

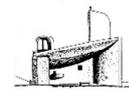
En effet, Lucien Ledeur initie l'architecte lors d'entrevues régulières, dans son bureau rue de Sèvres ou parfois à La Maîtrise à Besançon, à partir de 1951. Au cours de ces entrevues, il enseigne à l'architecte, alors au faite de son art, la fonction théologique de l'Eglise, le sens

de la liturgie et la spiritualité mariale.

Danièle Pauly pour *Ronchamp, Lecture d'une Architecture*, paru en 1987, a interviewé longuement Lucien Ledeur sur cette période mais peu de choses sont rapportées dans ce livre, le Chanoine, près de vingt ans après, ayant plutôt un souvenir global.

Néanmoins, même si nous n'avons pas le contenu de ces échanges, nous en con-

naissons l'esprit. Lucien lui-même, bien avant et en confiance, avait fait part de ces rencontres essentielles pour le sens liturgique et même religieux de la chapelle ; sans elles, la chapelle serait sans doute restée, par ses proportions et grâce au travail de la lumière et de l'ombre, une œuvre sacrée, comme la Grotte Chauvet, ou Carnac, un espace indicible où souffle l'esprit, mais non point



*« Si vous voulez faire œuvre chrétienne,
et cherchez à faire œuvre belle,
ne cherchez pas*

un lieu de religion, c'est-à-dire de lien avec Dieu et l'humanité. L'indicible harmonie n'est pas Dieu fait Homme ni Jésus Christ crucifié et ressuscité, conduisant son peuple vers le Père. Il y a une intensité religieuse qui s'élève de la chapelle, infiniment loin des bondieuseries et de la liturgie sulpicienne.

Plongée en « religion »

Certainement, la beauté qui se dégage de l'œuvre a sa part première et installe le sacré. Mais ce sont les signes mêmes et les témoins de ce sacré qui font entrer en religion, liant Dieu et son Peuple. Ces signes sont, bien sûr, le Livre de la Parole et le lieu lui-même où se célèbre cette religion, c'est-à-dire l'architecture, le vaisseau de béton, où elle se confesse, chantant gloire et louange au Seigneur, mais aussi et davantage, le lieu où elle se vit par le sacrifice de la messe, le témoin étant la croix devant laquelle le prêtre dit à nouveau les paroles de la Cène. Et cela échappait en partie à Le Corbusier.

Le petit Charles-Edouard Jeanneret avait bien lu son histoire sainte et assisté assidument à l'École du dimanche ; comme il lira, plus grand, l'Illiade, il a lu la Bible ou les philosophes présocratiques.

Pratiques de piété populaire et légende dorée...

Avant de se lancer dans la construction de la chapelle, Le Corbusier s'informe et se plonge dans la « religion » en lisant le Manuel du Pèlerin de l'Abbé Belot, un des précédents chapelains, lui-même reprenant le Manuel du pèlerin de l'Abbé Tournier de la fin du XIXe siècle. Il savait ainsi à quelle piété populaire il allait s'adresser : une vierge miraculeuse – pour lui, un morceau de bois d'un mètre trente de haut, polychrome –, qui avait fait des miracles et opéré des guérisons, attestés par les ex-voto et par les béquilles suspendues à un pilier et les fers du prisonnier délivré, transportés la veille de son exécution, se retrouvant aux pieds de Notre-Dame, accrochés à six mètres de haut dans la chapelle de la Délivrance (une des chapelles latérales).

Probablement ces lectures, aussi intéressantes soient-elles, concernant les pratiques de piété et la légende dorée du sanctuaire, n'auraient guère apporté à l'architecte la vision spirituelle nécessaire et il fallait une autre nourriture pour la chapelle : les leçons patientes de Lucien

Ledeur, sa sagesse et aussi sa force intérieure. Lucien Ledeur a éveillé Le Corbusier au mystère de la croix et à la liturgie mariale.

Les patientes leçons de Lucien Ledeur

Nous ne savons pas grand-chose de ces moments féconds mais quelques témoignages nous restent. Celui de Manessier, devenu proche de Ledeur après les vitraux des Bréseux et qui le recevait en famille, rue de Vaugirard à Paris, non loin de l'atelier de l'Architecte.

« C'est au cours de ces haltes que j'ai assisté à la gestation et à la création de la chapelle de Ronchamp... Toute la sensibilité de l'édifice porte le signe de ces dialogues. Et leur fécondité fut telle que la chapelle en demeure marquée et unique dans l'œuvre de l'architecte. Mais cela ne fut pas si simple : il lui fallut, pour entreprendre ces dialogues, réinventer littéralement un langage commun et clair, qui les permit. Or, dès le début, chaque mot faisait obstacle. Les réactions de Le Corbusier étaient violentes. Ce fut par une avance haletante et hasardeuse dans le maquis des mots – de ces pauvres mots tellement usés, mots à ressourcer sans cesse et à remettre à neuf – que Lucien Ledeur parvint à la clarté du dialogue. »

Le malentendu «humilité»

On sait comment le mot « humilité » fit bondir Le Corbusier de sa chaise :



« Il le reçut comme une commotion et dit tout de suite après : Nous n'irons pas plus loin, vous êtes venu parler d'humilité à un architecte : ce mot, je ne peux pas le souffrir, l'audience est terminée ! »

Il fallut à Ledeur toute sa force patiente pour expliquer ce qu'il voulait dire, non pas l'humilité pieuse et molle de ceux qui croient avec onction être dans la bonne conscience. C'était un malentendu. Mais l'humilité qui est la conscience douloureuse d'un dépassement à accomplir pour réaliser une œuvre nouvelle, encore inconnue, la nécessaire condition de la vraie création. *« Devant cette mystérieuse chapelle, encore inexistante, l'architecte et lui-même ne pouvaient éprouver qu'un sentiment d'humilité devant la conscience éblouie d'une œuvre à accomplir. Le Chanoine parla ainsi trois-quarts d'heure, voyant petit à petit la sérénité revenir sur le visage de son interlocuteur. »*

Marie ou l'amour d'une «mère»

On connaît aussi la façon dont Ledeur s'y est pris pour faire entrer Le Corbusier dans le mystère marial, en touchant ses sentiments les plus intérieurs, ceux qu'il portait à sa chère vieille maman. *« Vous ne savez pas qui est la Vierge Marie, mais vous aimez votre mère. En pensant vraiment à elle vous ferez de la chapelle une église mariale ».* Cette anecdote qui semble mince, je l'ai entendue de la bouche même de Lucien, qui venait fréquemment chez nous lors de ses passages à Paris. Le Corbusier n'avait guère envisagé ce que signifiait réellement « la Mère de Dieu » et « bénie entre toutes les femmes », ce n'était pas dans sa culture et tout au plus, Marie rejoignait le panthéon des divinités dont je vous ai parlé plus haut. Lucien Ledeur le lui apprit.

François Mathey fut aussi un témoin de première source. Dans une lettre à Manessier, l'ami commun, il écrit : *« Lucien a fait saisir à Corbu toute sa théologie de l'architecture religieuse et, bien au-delà, une part de sa spiritualité »* (lettre de 1977).

La sensibilité de Le Corbusier semblait le porter plus aisément vers la croix – de toute façon déjà signe architectural. Mais Le Corbusier finit, comme un petit écolier, par apprendre le « Je vous salue Marie », à le comprendre et à l'écrire d'une écriture appliquée, comme celle de l'enfant sur son cahier, en traçant les



*soyez chrétien
où passera votre cœur.
à faire chrétien. »*

Jacques Maritain

louanges à la Vierge couronnée d'étoiles et belle comme le soleil sur les vitrages de la chapelle. Et comme l'écolier content de son travail soigné, il offrait ses pages de jolies lettres à sa maman.

La question de la statue

Bien entendu, il y eut la question de la statue. Le Corbusier accepta assez facilement que la seule icône de la chapelle prenne sa place dans l'ouverture vitrée du mur est. Il avait rejeté la possibilité d'installer une statue sur le bloc fiché dans la haute tour et qui surplombe le portail monumental. « *Ce n'est pas une statue qui accueille les bras ouverts le pèlerin, mais c'est la chapelle elle-même.* »



Conserver l'ancienne statue polychrome, sculptée dans un bloc de bouleau, c'était pourtant affirmer la transmission entre les générations de fidèles et donner à l'édifice une assise et une permanence.

Le Corbusier demanda seulement

qu'on lui ôte son large manteau brodé et sa couronne de verroterie. Une icône, pas une idole. Pas de lumière pour l'éclairer non plus : qu'elle reste une silhouette découpée sur fond de nuages blanc ou de ciel bleu...

A la mort du Chanoine Ledeur, la chapelle perdait celui qui en était l'ange gardien...

La Société immobilière de reconstruction de Notre-Dame du Haut, une fois la chapelle payée, en 1974, s'est transformée en Association. Après le décès du chapelain, en mars 2000, l'Association de l'œuvre de Notre-Dame du Haut s'est restructurée et a mis à jour ses statuts.

Car ce n'est pas la statue de bois qu'on adore mais ce qu'il y a au-delà. Ledeur le rassura, personne ne vient plus pour se mettre à genoux devant un bout de bois peint, mais devant ce qu'il représente.

C'est pourtant bien Marie qui accueille le pèlerin montant à la chapelle et fatigué de sa longue marche ; quand il voit, au pied de la tour qui prolonge son rude chemin vers le ciel, la porte de couleurs vives qui s'offre comme un bouquet sur une nappe blanche, il s'approche...



Marie lui tend la main, la main bleue, celle qui est ouverte. L'autre main, la rouge qui fait un signe de bénédiction, est celle de l'ange Gabriel qui salue Marie. Derrière la grosse porte de panneaux émaillés, il y a la croix en tourbillon de feu et la résurrection.

Ce chemin de foi, qui se trouve aussi bien sur les panneaux du retable d'Issenheim, c'est encore Lucien Ledeur qui l'a indiqué à Le Corbusier, et celui-ci, avant de peindre à l'émail les plaques métalliques du portail, n'avait qu'à se souvenir de ce chef d'œuvre absolu.

Le 25 juin 1955, la chapelle inaugurée pour les temps à venir, Lucien Ledeur, retournait à d'autres missions, d'autres tâches, toujours préoccupé par la place de l'Art dans la vie et dans l'Eglise.

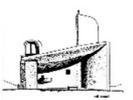
De loin, il suivait les enfants de Notre-Dame du Haut, les pèlerins, les architectes, les étudiants, les touristes du monde entier. Une nouvelle pastorale, assumée par le chapelain, logé dans la maison du Gardien, Antoine Bourdin d'abord, un des vicaires de Ronchamp, René Bolle-Reddat ensuite, qui pouvait se consacrer entièrement à ce ministère et qu'il assumera avec une passion entière pendant quarante ans.

Lucien Ledeur cependant, veillait depuis Besançon ; il était encore la seule personne qui puisse parler en conscience pour la chapelle qu'il avait portée et veiller de loin sur elle. François Mathey également qui, de temps à autre, de passage à Ronchamp, dont il ne s'éloignait jamais entièrement, s'entretenait avec le chapelain des dernières nouvelles de l'art...

ÉPILOGUE

Mais le changement important, qui a fait couler beaucoup d'encre et soulevé bien des polémiques et des hostilités, c'est la venue sur le site d'une petite fraternité religieuse. En particulier, pour maintenir sur la colline une présence permanente de prière dans la perspective du monde présent et à venir, pour que la chapelle garde sa vocation de lieu de silence, de prière, de paix et de joie intérieure, comme l'avait voulu Le Corbusier en 1955...

Dès 1961, Lucien Ledeur avait pensé à cette présence ou à cet accueil des fidèles et des gens de passage par une petite communauté ; après sa mort en 1975, Marcel Ferry reprend cette idée et la précise avec François Mathey dans les années quatre-vingt ; l'archevêque de Besançon y souscrit : quelques franciscains pourraient s'installer sur la colline ; envisager de construire quelques logements à flanc de pente.



« 1950-1955. Liberté : Ronchamp. Architecture totalement libre.

Pas de programme autre que le service de la messe – l'une des plus vieilles institutions humaines »

Le Corbusier

Mais le projet n'a pas de suite, le chapelain s'y oppose formellement et Lucien Ledeur n'est plus là.



C'est alors que Louis Mauvais, nommé chapelain en 2002, fait appel aux Clarisses de Besançon qui, elles-mêmes, souhaitent quitter leur respectable et trop vaste couvent pour vivre autrement leur communauté. C'est ainsi qu'elles sont venues à Ronchamp en 2010, sous l'autorité de Sœur Brigitte, leur abbesse, et se sont installées dans un couvent nouveau, construit par Renzo Piano en 2011.

Mais ceci est une autre histoire...

Cependant, elle ne fait que poursuivre celle qu'initia Lucien Ledeur, qui avait appelé naguère de ses vœux la présence franciscaine, tournée vers la beauté du monde et le partage et le souci de la terre sur la colline de Notre-Dame du Haut, lumineuse source de paix.

Jean-François MATHEY



Jean-François Mathey, dévalant la pente du chemin de la chapelle vers 1955



Vue aérienne de la colline de Ronchamp, vers 1955

BIBLIOGRAPHIE

CAUSSE Françoise, in *Ronchamp L'exigence d'une rencontre*, Actes du colloque, Le Corbusier et la Chapelle Notre-Dame du Haut, Fage, Lyon 2007

CAUSSE Françoise, *La Revue « l'Art Sacré »*, Cerf, Paris 2010

CAUSSE Françoise et Crippa Maria-Antonietta, *Le Corbusier Ronchamp, La Chapelle Notre-Dame du Haut*, Jaca Book, Milan, 2014 (en italien), Hazan, Paris, 2015 (traduction française)

SAMUEL Flora et LINDER-GAILLARD Inge, *Sacred Concrete, The Churches of Le Corbusier*, Birkhäuser, Basel, 2013

PAULY Danièle, *Ronchamp, Lecture d'une Architecture*, Ed. Ophrys, Strasbourg, 1980. Réédité

FLICOTEAUX Annick, *Le Chanoine Ledeur et la Commission d'Art Sacré du Diocèse de Besançon de 1945 à 1955*, Mémoire, Institut Catholique de Paris, Faculté de Théologie et de Sciences religieuses, 1998

GILARDET Brigitte, *Réinventer le Musée, François Mathey, un précurseur méconnu*, Les Presses du Réel, Paris 2014

REVUE Art Sacré :

1950 : Septembre – Octobre, N° 1 -2 (M-A Couturier)

1951 : Novembre – Décembre, N° 3 – 4 (M-A Couturier)

1952 : Juillet – Août, N° 11 – 12 (Lucien Ledeur)

1953 : Juillet – Août, N° 11 – 12 (M-A Couturier)

BOLLE-REDDAT René, *Journal de Notre-Dame du Haut*, numéros 55, 68, 77, 78, 80, 81

FERRY Marcel, « La Chapelle de Ronchamp » in *Le Livre de Ronchamp*, coll. Cahiers des Forces Vives, Paris, Ed. De Minuit, 1961. Réédité

Est Républicain, 14 juin 1977, article : « Prière et Poésie à Saint-Philibert de Dijon »

MATHEY François, LEDEUR Etienne, MANESSIER Alfred, ROZO Janik, *Un Artisan de l'Art Sacré, Le Chanoine Lucien Ledeur de Besançon 1911 – 1975*; imprimé par Paul Attinger, Neuchâtel, 1977.

Cet hommage comporte, outre une bibliographie, des publications de Lucien Ledeur, un relevé de ses travaux d'art sacré et le beau texte qu'il a donné au Congrès d'Art Sacré de l'Arbresle en 1965 : *Célébration et vérité des formes*.



De G. à D. : Maurice Jardot, Lucien Ledeur, André Maisonnier et Le Corbusier



Le Corbusier, entouré de journalistes, lors de l'inauguration de la chapelle, le 25 juin 1955



Lucien Ledeur

« Son œuvre s'est interrompue.
Il a semé, elle a germé.

Dieu sait comment elle fleurira. Mais elle fleurira. »



L'amitié est-elle conciliable avec l'objectivité supposée de l'histoire, mais l'histoire est-elle encore véritablement objective si elle ignore ses sources profondes, l'amour de Dieu qui a inspiré l'œuvre de Lucien Ledeur et l'amitié que lui portaient ses témoins ?

Il ne s'agit pas pour moi de rendre un hommage que Lucien dans sa modestie et son sens de la relativité des choses eût certainement récusé, mais de dire l'histoire que nous avons vécue afin qu'elle se souvienne.

Qu'il ait été dans le domaine de l'art sacré un pionnier, que par son action le diocèse de Besançon ait témoigné pour une Église soucieuse du respect des valeurs sensibles de la tradition vivante, c'est-à-dire ouverte au présent, ce sont pour nous des évidences et il aurait certainement été étonné qu'on puisse lui attribuer quelques mérites quand bien plutôt il les aurait spontanément reportés sur d'autres devanciers.

Mais le problème essentiel n'est pas tellement qu'on lui doive Ronchamp, Audincourt, les Bréseux et bien d'autres œuvres, dont l'importance ne relève

pas nécessairement de l'histoire de l'art, quand bien au contraire elles la débordent parce qu'elles se situent sur un tout autre plan.

C'est dans cette transcendance qu'il convient d'envisager son œuvre. Ce qui demeure exemplaire dans la démarche de Lucien Ledeur, c'est qu'elle était étrangère à tout conformisme, à toute attitude esthétique. Ce n'était pas un amateur d'art, pas davantage un spécialiste.

C'était un pasteur et l'art relevait de sa pastorale parce que, en toute bonne foi, il n'y a pas de théologie, c'est-à-dire de vérité, hors de la beauté, qu'il n'y a pas d'approche de Dieu sans poésie. « Si vous voulez faire œuvre chrétienne, soyez chrétien et cherchez à faire œuvre belle où passera votre cœur, ne cherchez pas à faire chrétien » disait Maritain.

Et son cœur, Lucien l'a inscrit toute sa vie, dans les petites choses de son ministère quotidien - mais y a-t-il de petites choses ? - comme dans les grandes, aussi bien dans ses contacts avec ses élèves de la Maîtrise qu'avec les artistes.

Mais il serait faux d'imaginer de la part de Lucien Ledeur quelque attitude sentimentale et romantique, qui l'aurait rendu universellement ouvert à toutes les expressions même les plus sincères de l'art. Car il ne faut pas confondre sincérité et authenticité.

L'authenticité de la tradition s'exprime dans la liturgie quand elle devient fête et contemplation, temps aboli et présence accomplie, vécue, de Dieu parmi nous.

Alors l'art célèbre. Ce n'est ni une idée ni un goût ni un penchant, mais un état. Si Lucien Ledeur s'est adressé aux meilleurs, c'est parce qu'il savait au plus intime de son âme qu'ils étaient les plus aptes à comprendre rationnellement et dans leur cœur le mystère de la création auquel il les invitait à participer.

A aucun moment le sentiment de les annexer au profit de l'Église et de se prévaloir du concours de « vedettes » ne fut son souci : ce serait lui faire injure, mais je suis convaincu que le dialogue qu'il sut établir tout naturellement avec des artistes a certainement influencé leur œuvre.

Ronchamp à cet égard ne serait pas ce qu'il est sans les entretiens de Lucien Ledeur et de Le Corbusier, l'un parlant théologie et de ses conséquences sur le plan liturgique, l'autre confrontant ces problèmes nouveaux avec les exigences de son architecture.

Et c'est tellement vrai que Ronchamp demeure exceptionnel dans l'œuvre tout entier de Le Corbusier. Lorsque les contraintes de son ministère amenèrent Lucien à renoncer à son travail quotidien d'enseignant, cette distance qu'il prit malgré lui avec les jeunes auprès desquels il trouvait un réconfort



Chantier de peinture à la Maîtrise sous la direction de Lucien Ledeur août 1958 - 3^{ème} à partir de la gauche : Jean-François. Mathey

L'art, on ne l'a jamais défini que selon les occasions. Il est inconnaissable par nature et seules les œuvres en témoignent. Pour ceux qui s'imaginent le connaître et le servir mais n'auraient pas l'amour des autres, il est nécessairement absent. Seul cet amour obscur sans connaissance précise, mais efficace et désintéressé, qui permet la communication entre les hommes, le rend présent au monde

et cet adjuvant enthousiaste qui est nécessaire pour aller de l'avant, on aurait pu craindre chez tout autre un sentiment de regret ou de déception. N'être pas compris est le sort fatal de tous ceux qui créent, et il n'y a pas lieu de s'en indigner plus qu'il ne convient.

Avec cette sagesse qu'il mettait en toutes choses, Lucien a reporté sur les créateurs d'autrefois, les artisans précieux et oubliés de la province comtoise, l'amour qu'il portait aux artistes d'aujourd'hui. A la suite de l'abbé Brune et du chanoine Quinnez, il poursuivit l'inventaire et l'étude systématique des chefs-d'œuvre de nos menuisiers, de nos orfèvres.

La documentation qu'il a réunie patiemment et sans imaginer qu'il en pourrait tirer quelque vanité, sera utile aux érudits pour établir ces thèses indispensables au respect des générations futures.

On aurait aimé qu'il ait eu moins de réserve dans ce genre de travaux, car il avait des idées personnelles absolument inédites sur le renouveau de l'architecture comtoise au XVIII^e siècle. Il y voyait une marque très originale de l'esprit d'indépendance des fabriques paroissiales qui ne s'en laissent pas accroire par les réputations mondaines et les recommandations épiscopales

Cette réflexion historique sur les lieux de culte et sur le souci de communauté qu'elle prouve aurait admirablement illustré la participation que l'Église attend des laïcs. L'histoire ne s'arrête pas. C'est un lieu commun absurde de supposer qu'avec la disparition brutale de Lucien Ledeur, son œuvre s'est interrompue. Il a semé, elle a germé. Dieu sait comment elle fleurira. Mais elle fleurira.

François Mathey
ancien Conservateur
du Musée des Arts décoratifs



François
MATHEY
entouré
de sa famille
lors de
son anniversaire
de mariage,
le 8 avril 1957.
Photo extraite
de Brigitte
GILARDET
*Réinventer
le musée,
F. Mathey
un précurseur
méconnu*

© Les presses du réel 2014

Il est bon de préciser avant tout le sens des mots. Il est facile de définir le premier terme. La célébration est l'acte de la communauté chrétienne rassemblée pour écouter la Parole, dire ou chanter sa prière, participer aux sacrements du Christ et tout particulièrement offrir, dans l'Eucharistie, sous forme de sacrement, le sacrifice toujours actuel de N. S. Jésus-Christ, le sacrifice de l'Église.

Nous appellerons forme toute organisation qui permet à la matière sensible de devenir expressive d'une réalité humaine, d'une réalité spirituelle. Organisation de mots, de gestes, de couleurs, de volumes, tout cela est forme. Bien sûr, on pourrait rêver d'un contact vraiment pur de l'esprit avec Dieu, contact que certains voudraient tenir pour seul réel. Vous savez la prière de saint Ambroise : « *Intret spiritus tuus bonus in cor meum, qui sonet ibi sine sono et sine strepitu verborum loquatur omnem veritatem mysteriorum* ». « Que l'esprit vienne dans notre cœur pour sonner sans aucun son, et si l'on peut dire, sans forme, sans le bruit, au moins extérieur, des mots, pour nous révéler la vérité savoureuse des mystères ». Mais cette union immatérielle est le privilège de l'esprit et il n'y aurait pas de célébration s'il y avait uniquement cela. Tout le reste doit certes le dire et l'exprimer, mais au travers justement d'une réalisation formelle.

Pourquoi employer le mot de vérité ? D'abord pour rappeler que notre recherche doit toujours être menée dans le cadre de la liturgie de la célébration et, en fonction de cette célébration, pour que la forme soit expressive. Il ne s'agit pas de développer la forme pour elle-même : concevoir par exemple un calice qui se rechercherait dans sa beauté propre, pour être seulement un bel objet. La liturgie est en effet l'art des arts, l'art majeur qui doit commander tous les autres, ceux-ci ne trouvant leur vérité qu'en référence à lui, à son service. Leur grandeur est dans cette subordination. Ceci doit être toujours gardé présent à l'esprit.

L'emploi du terme « vérité » permet d'éviter l'équivoque du mot « beauté ». Beauté, cela peut vouloir dire une certaine générosité, une plénitude qui déborde, une sorte de lumière. Mais cela pourrait signifier dans l'esprit de quelques-uns

une satisfaction sentimentale, facile, trop basse. Ou bien alors, une satisfaction beaucoup plus distinguée, mais qui n'irait pas sans quelque repli sur soi, sans quelque complaisance égoïste. Nous nous engagerions mal en nous engageant de ce côté-là. Il vaut mieux se servir du mot « vérité ». C'est d'ailleurs rejoindre le langage des artistes les plus exigeants avec eux-mêmes. Ils ne disent jamais d'une « œuvre : « c'est beau ». Ils disent : « C'est vrai ».

Il n'existe pas de normes. Quels sont donc alors, les critères, les normes de cette vérité qui est en même temps beauté et qui est plénitude de l'objet [...] Ces normes, je m'excuse de vous décevoir, je les cherche encore. Ou plutôt, je ne les cherche plus.

Pour mieux nous faire comprendre, prenons un exemple concret. Un calice, que j'entends être un vrai calice, est un objet qui a une fonction à remplir, fonction que je peux définir. Matériellement d'abord : contenir le vin qui sera, dans le mystère, changé pour nous en sang du Christ. Cela implique une coupe qui me permette de boire commodément, un pied qui soit stable et ne m'oblige pas à mesurer mes gestes pour ne pas renverser. Pareillement la tige, le nœud sont là pour me permettre de faire avec aisance le geste nécessaire. Tout cela concerne la fonction matériellement définie, et le calice doit s'y soumettre. Est-ce suffisant ? [...] Nous voudrions mieux. [...]

Faut-il donc chercher les normes du côté de l'ornement, du décor, qu'il s'agisse de prôner son absence ou, au contraire, de l'affirmer ? Le critère de la vérité du calice sera-t-il dans une belle nudité, dans le seul éclat du métal ? Ah ! Ces vieux calices où l'on sent encore palpiter la trace des coups de marteau et - comment dire - le cœur amoureux de l'orfèvre ! Avons-nous donc trouvé une première règle dans l'amour d'une belle matière laissée à sa nudité ?

Calice 1442
Trésors cachés



Oui peut-être, mais pas nécessairement. [...] Ce n'est pas de ce côté que nous trouverons une certitude, il peut y avoir équivoque. Dans l'absence de décor, on réalisera des œuvres belles, satisfaisantes, pleines, mais aussi bien l'objet indifférent, vide et sans âme.

Serons-nous plus assurés en recherchant le décor ? Nous n'avons plus bien ce goût-là de nos jours. Peut-être pensons-nous surtout à la mode des calices gothiques, qui nous a apporté un décor d'une authenticité plus que douteuse. Mais le décor n'est pas à rejeter pour autant. Nous avons pu voir, à l'exposition des « Trésors des églises de France », organisée par le Musée des Arts Décoratifs, ce magnifique calice de Nancy, dit de Saint Gauzelin. Le décor, très sobre d'ailleurs, n'y est pas quelque chose de superposé à une forme déjà existante, mais il en est partie intégrante, achève de la construire, la fait exister dans sa plénitude. Je n'obtiens pas ce résultat nécessairement. Je ne possède pas un critère dans cette recherche du décor.

Faut-il chercher dans le symbolisme ? Oui et non. Je peux mettre des signes sur le calice, je peux n'en pas mettre... De toute façon, ce n'est pas le symbolisme à lui seul qui créera cette espèce de vérité, qui nous donnera un calice jouant sur tous les plans de sa fonction. Non seulement sur celui de l'usage matériel, mais aussi de ce fonctionnalisme supérieur qui est celui d'une certaine qualité humaine, lequel sera le support du troisième fonctionnalisme qui est le sens proprement mystérieux du calice. Où trouver cet accomplissement, et de quelle manière ? Pas en s'appuyant sur des règles, des données universelles nous servant de critères de jugement.

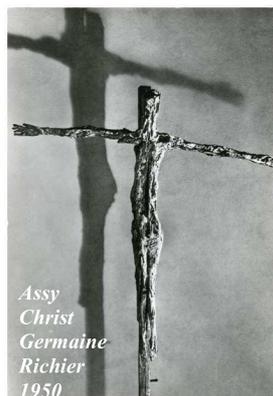
Une règle vivante

Notre vérité se trouvera-t-elle dans la stylisation hiératique ? Peut-être, mais pas nécessairement. Certains de ces Christs hiératisés, romans ou byzantins peuvent nous satisfaire. D'autres nous laisseront au contraire dans le doute, l'hésitation ou le refus.

Faut-il prôner l'expressionnisme, c'est-à-dire cette volonté de nous émouvoir ? Mais de quel expressionnisme parlons-nous ? D'un expressionnisme très extérieur, une certaine façon de nous agresser par une déformation trop voulue pour elle-même,

trop grimaçante comme pour forcer nos sentiments. Ou bien le contraire, un expressionnisme que l'on pourrait appeler tout intérieur parce que l'œuvre, après nous avoir saisis, nous introduit par sa plénitude dans le recueillement et nous permet de nous confronter facilement au Christ. Pensez au Dévot Christ de Perpignan, où l'on a voulu voir l'ancêtre ou un membre de la série des Christs espagnols mais à qui les experts attribuent plutôt aujourd'hui une origine allemande. Pensez surtout à Rouault où l'expressionnisme mêlé de hiératisme est au service d'une intériorité profonde. De quoi voulons-nous parler en définitive ? Tout va dépendre, en fait, de la réalisation. Mais cette réalisation, je ne la cerne pas en cherchant des classifications, des règles, des critères, des dogmes, bref, par voie de vérité universelle. Cela n'existe pas.

Faut-il donc que le Christ soit moderne ? Moderne, il peut l'être de bien des façons. Cela peut devenir un genre. On peut faire « moderne » comme on a fait « gothique » il y a des décades, et fait « roman » quelques années après. Nous savons bien que la réussite n'est pas là non plus, l'artiste créateur, celui d'aujourd'hui, ne cherche pas à faire « moderne ». Il cherche à faire ce dont il ressent le besoin puissant, étant donné son génie et ses moyens d'expression. Ce n'est pas d'être « moderne » qui donne au fameux Christ de Germaine Richier à Assy, cet étonnant pouvoir de nous saisir et puis de nous remettre, justement, devant le Christ. Avait-il sa place dans le culte ? Je pense que la décision de Monseigneur l'évêque d'Annecy, qui a demandé de le retirer, n'a pas voulu juger de ce fait. C'était tout simplement une mesure d'ordre pratique pour apaiser des discussions, des polémiques qui étaient violentes. En réalité, ceux qui demeuraient au Plateau d'Assy, ceux qui vivaient parmi les malades à qui ce Christ est destiné, pensaient qu'il pourrait entrer - il entrera peut-être un jour -



Assy
Christ
Germaine
Richier
1950

dans l'acte même de la célébration liturgique. [...]

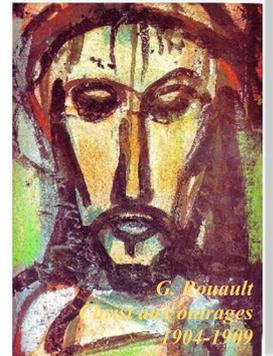
Nous avons beau chercher des critères, nous ne les trouvons pas. Et nous ne les trouverons pas. Pourquoi ? Parce que la vérité de ce que nous avons appelé l'œuvre d'art - celle que l'on fait et l'action elle-même qui lui donne naissance -, cette vérité-là n'est pas dans l'application de quelques règles qu'il serait facile d'énoncer parce qu'elles seraient universelles.

C'est une vérité qui est à découvrir dans l'acte même où elle se fait. Dans la façon pour l'artiste de saisir ce que doit être son œuvre, sa destination, cette volonté de la rendre signifiante pour ceux qui l'attendent, et puis ensuite cet ajustement de chacune de ses touches de couleur, de ses coups de marteau, de ciseau, de son trait, de son dessin, dans le calcul de ses volumes, de ses proportions, dans tous ses éléments que nous avons appelés tout à l'heure la matière sensible à structurer et à organiser.

C'est une vérité qui se cherche, qui se dit en se trouvant, le sens lui-même se précisant dans l'acte de faire. Alors, il est certain que c'est une vérité à retrouver chaque fois et qui ne peut pas s'exprimer facilement en mots. Elle est à vivre, à vivre d'abord.

Le choix de l'artiste

Les besoins de nos églises sont immenses. Nous ne pouvons pas vous dire : il faut former des Matisse, des Rouault, des Léger pour travailler dans nos églises, des Le Corbusier pour les construire. Ce n'est pas nous qui allons faire surgir des artistes. Il s'agit de les déceler là où ils sont, de trouver le mieux qui est possible. Nous ne pensons pas seulement aux grands maîtres, encore que ce serait un mal, et cela a été un mal, de ne pas savoir les reconnaître. Cela veut dire aussi tous ceux qui, à leur suite, dans un esprit vrai, authentique, s'avancent dans une recherche pleine d'incertitude, à la découverte de leurs possibilités diverses. Mais les besoins sont pressants, et les ouvriers qualifiés peu nombreux. [...]



Dans la construction des églises aussi, le choix du maître d'œuvre est capital, déterminant. Il ne suffit pas aujourd'hui pour faire une église valable de faire chanter je ne sais trop quelle parabole hyperbolique ou quelle hyperbole parabolique qui se développe dans la pureté de son équation mathématique, ou qui se trouve au contraire gauchie et dégénérée à dessein. Cela est possible, cela pourra réussir, mais il ne suffit pas d'avoir la virtuosité pour arriver à obtenir la vérité de la forme. [...]

Cela suppose donc que, pour la réalisation de ces œuvres, nous passions obligatoirement par l'intermédiaire de ce que, en scolastique, on aurait appelé la « vertu », une faculté créative opérative. Cherchons donc celui qui a la capacité. [...] Tout est dans le choix.

Alors, comment faire pour choisir ? Pour arriver à cette vérité de l'œuvre, il faut que l'artiste, finalement, s'engage dans une recherche qui est à régler chaque fois. Cela requiert certainement aussi un engagement de celui qui demande l'ouvrage. Le promoteur doit donc connaître et avoir apprécié celui sur lequel il porte son choix.

Ainsi, pour Ronchamp, nous pouvions dire à Le Corbusier : « Nous savons bien chez qui nous venons. Nous ne venons pas demander de faire ceci ou cela. Nous venons dire : nous avons besoin d'une chapelle qui réponde à telle et telle condition. Pour le reste, nous savons qui vous êtes. Nous vous avons choisi, essayez de nous proposer quelque chose. » Voyez-vous, cela suppose de notre part un engagement réel, c'est-à-dire une culture, une information, des contacts si c'est possible. A partir de quoi se fait un choix qui doit nécessairement devenir une amitié. C'est à ce niveau que se situe notre travail : telles sont les conditions mêmes de l'œuvre.

Ce genre de démarche pose bien des problèmes et des plus difficiles. Il faut du temps, il faut de l'argent pour faire des voyages, pour s'informer, pour réunir une documentation. Cela réclame de la rêverie... [...].

Cela demande un certain recul aussi. Voilà enfin, un critère de l'œuvre pleine et vraie. Le malheur est qu'il n'est vérifiable qu'à posteriori, à l'usage. L'œuvre qui est le résultat de la manière, le fruit de la mode,

qui a satisfait, qui a plu, combien vite elle se vide !

L'œuvre vraie, on y revient toujours, elle est toujours plus savoureuse, toujours plus riche. Vous savez le mot du poète anglais : « une joie, sans cesse, pour toujours ». Le voilà peut-être le critère, mais il est à vivre, à sentir. C'est encore notre engagement personnel en face de l'œuvre. Certes, il y aura dans cet engagement une part de subjectivité, disons même de partialité. Comment pourrait-il en être autrement ? Je m'engage avec toute ma culture, toute la connaissance que je puis avoir, avec ma sensibilité et mes préférences. Je suis d'une époque, j'ai trouvé personnellement une réponse chez tel ou tel. Cependant, en dehors de cela, il est évident qu'une certaine attitude d'esprit, qui est ouverture et — disons le mot — « humilité », est absolument fondamentale. Au fond, c'est une forme de liberté qu'il faut savoir garder vis-à-vis de soi-même pour pouvoir toujours s'engager non pas en raison de choix passés, mais pour répondre à la réalité présente.

La nécessité de l'art

Vous avez tous entendu cette réflexion : « Peuh ! La beauté - nous pouvons employer le mot maintenant que nous en avons précisé le sens -, je m'en moque. Ce n'est pas avec ça qu'on va convertir les masses aujourd'hui. » En réalité, pouvons-nous vraiment nous dispenser sans dommage de cette recherche ?

La réponse nous paraît évidente. Si c'est pour qu'une église soit mieux église, pour qu'un calice soit mieux calice, pour qu'une chasuble remplisse mieux sa fonction de chasuble que nous voulons ce supplément, ou plutôt cette générosité de l'être, cela pourrait-il être facultatif ? Ce n'est pas, en tout cas, ce que pense l'Église et ce qu'elle nous dit dans le fameux chapitre VII de la Constitution sur la Liturgie. Elle nous demande de déployer un zèle particulier pour que les œuvres sacrées contribuent de façon digne et belle à l'éclat du culte. Elle nous donne d'ailleurs la liberté de le faire selon les formes et les techniques en usage dans le monde d'aujourd'hui. L'Église n'a jamais considéré aucun style artistique comme lui appartenant en propre. C'est à travers toutes les créations de la culture humaine que nous devons pouvoir nous exprimer. Messieurs les créateurs, soyez

donc pleinement vous-mêmes sans avoir besoin de vous contorsionner en aucune façon. [...].

Pour terminer...

Essayons de saisir quelques raisons d'expérience qui justifient notre travail. Voici une célébration qui est bonne, belle à certains égards. Mais le prêtre ne sait pas faire ses gestes. Ce n'est peut-être pas sa faute, il est nerveux ou fatigué, mais cela me dérange, il arrive un moment où il faut que je ferme les yeux. Je me contenterai d'écouter pour m'unir au culte commun. Ainsi, au lieu de participer de mes yeux, je suis obligé de le faire malgré eux. C'est peut-être encore la faute d'un calice dont le côté quincaillerie dévalue la fonction si je la prends dans sa plénitude. [...]

Oui, certaines œuvres nous obligent à nous diviser, à nous dédoubler. Bien entendu, je m'unirai à l'assemblée, mais par un geste volontaire et dans une certaine division de moi-même au lieu d'y entrer par un consentement de tout mon être. C'est peut-être là que se place la nécessaire intervention du créateur. C'est lui qui va permettre à l'objet d'être tellement lui-même, si pleinement calice, ou crucifix, ou église, que je puis être moi tout entier en rapport avec ce calice, ce crucifix, cette église, sans avoir à nier ou à refouler une part de moi-même pour m'unir à la célébration par le seul recours à la foi.

On va nous faire une objection. Sur une même œuvre, les avis sont partagés. Le Christ de Germaine Richier est admiré par certains et hérisse les autres. A Ronchamp, il y a ceux qui sortent conquis et, chose émouvante, quelques fois en larmes. Ceux qui avouent : « Je ne sais pas ce qui s'est passé, il y a 33 ans que je n'avais pas prié, j'entre ici et il faut que je prie ». [...].

Certaines œuvres atteignent mon être tout entier. Je suis obligé devant elles de me remettre en question, de me retrouver dans mon fond, dans ma source, dans ma vérité en face de Dieu, dans ma situation vis-à-vis du monde, je peux accepter de me soumettre avec humilité à cet examen radical et y trouver une plénitude spirituelle. Je peux aussi le fuir en ricanant du dépit de ma vanité blessée. Si nos églises sont quelquefois, trop souvent, le lieu de l'ennui où l'on ne se plaît pas à rester, ne serait-ce pas justement que nous avons trop négligé cet aspect des choses ? » (L. Ledeur).

Hommage Bernard MONNIN

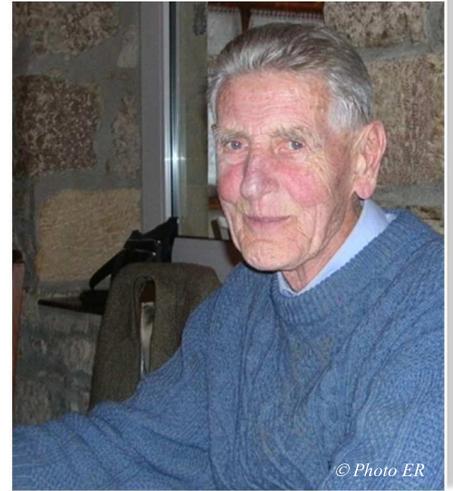
20 décembre 1929 – 31 mars 2015

« Tous les chemins du Dieu vivant mènent à Pâques.
Tous ceux de l'homme, à son impasse.
Ne manquez pas au croisement
l'auberge avec sa table basse,
car le Seigneur vous y attend »

Patrice de La tour du Pin



Alain DUMAS, sculpteur
Muse IV, coll. part.



© Photo ER

Janvier 2014. Montbenoît.
Fatiguant chaque jour davantage,
Bernard Monnin, abandonne la direction des chorales
de son Unité pastorale, qu'il assurait depuis 32 ans.



Les Anciens de La Maîtrise lui doivent
le récolement de toutes les partitions musicales du P. Jean Sarrazin.
Ci-contre : à Montagney, présentation au P. Sarrazin, de la compilation
remise à l'Association, représentée par son président Gabriel Mignot
(qui prend la photo), en présence de l'ancien président Pierre Saint-Hillier.

Il est parti, notre ami Bernard. Il est parti sur le chemin de Pâques, vers le Dieu vivant. Je l'entends encore dire et redire ce beau texte. Il n'a pas manqué le rendez-vous à « l'auberge de la table basse » : c'est Jeudi Saint aujourd'hui ! Le jour de l'eucharistie, le jour des prêtres.

Nous savons tous que la célébration – la célébration belle, digne, authentique de l'eucharistie était au cœur de sa vie de prêtre, que ce soit au service de la musique liturgique du diocèse ou au service de l'édification et de la croissance de la foi de ses paroissiens, ici, chez vous.

Sa vie, en effet, a été bien occupée à deux tâches pastorales essentielles : le service de la musique liturgique dans le diocèse de Besançon et dans celui du diocèse de Belfort-Montbéliard et le ministère de curé qu'il a exercé pour vous, chez vous à Montbenoît, à Gilley et dans chacun des villages de votre paroisse qu'il aimait visiter et où il connaissait chaque famille.

En effet, dès son ordination, le 29 juin 1955, il est nommé professeur de musique et de chant au Petit séminaire de Luxeuil. Certains de ses anciens élèves sont parmi nous. Je les en remercie.

En 1970, le voici directeur de l'École diocésaine de musique sacrée et maître de chapelle de la cathédrale Saint-Jean. Il le restera jusqu'en 1982. Il prenait la suite du Père Gabet et du Père Sarrazin, poursuivant à travers les diocèses de

Besançon et de Belfort-Montbéliard une œuvre d'éducation de la foi par la beauté, la sensibilité et l'intelligence qu'il savait faire découvrir, goûter et partager dans la pratique du chant et de l'instrument, à des foules de choristes et à de nombreux organistes, dont beaucoup d'entre nous ici présents font partie...

Nous entendons tous sa voix rappeler l'exigence, parfois rudement, de la justesse des notes et de la signification du texte. Et nous n'oublions pas, et nous gardons à nos oreilles et à notre cœur la joie partagée dans le jaillissement des voix enfin ajustées au cours de ces innombrables répétitions, festivals ou rassemblements dont il était devenu l'artisan infatigable...

En 1982, il arrive à Montbenoît et devient votre curé jusqu'en 2009, demeurant parmi vous en retraite, mais bien présent, jusqu'à son décès ce dernier mardi. Vous pouvez dire, mieux que moi, vous ses paroissiens, avec quel cœur il a voulu vous rencontrer, vous connaître, vous édifier, vous former dans la foi au Christ, le Seigneur de sa vie, en vous rassemblant, en vous partageant la Parole, en vous l'expliquant avec passion, en vous transmettant le goût de bien célébrer et le souci de transmettre la foi aux jeunes. Ici, avec vous et pour vous, sa voix de chef de chœur est devenue la voix du pasteur qui connaît ses brebis, attaché à son peuple et si attachant, particulièrement proche des malades et de celles et ceux qui étaient en difficulté...

Alors, laissez-moi lui dire MERCI

Laissez-moi lui dire le Merci de notre diocèse, au nom de notre archevêque Jean-Luc, au nom des prêtres de son année d'ordination, des prêtres et des diacres ici présents, des prêtres et des chrétiens de votre doyenné, au nom des responsables de musique liturgique des diocèses de Besançon et de Belfort-Montbéliard, au nom de la Fédération Gabet qui poursuit son œuvre aujourd'hui.

Merci également à toutes celles et à tous ceux qui l'ont accompagné au temps de sa vieillesse et de sa maladie. Merci à toi, Jean-Marie (Cheney) qui l'as aidé, avec Marie-Odile et les personnes de l'équipe de coordination pastorale, à continuer à se donner, en servant ses frères, à sa place et à la mesure de ses capacités. Merci à toi, François, qui, la veille de sa mort, l'as aidé à vivre ses derniers instants dans la paix du bon et fidèle serviteur qui s'en va en se demandant quel ciel il va découvrir... Merci, enfin, à vous ses frères et sœurs, ses neveux et nièces, à ses parents qu'il est allé rejoindre. C'est vous tous, les membres de sa famille, qui nous l'avez donné. Soyez sûrs de notre affectueuse amitié.

Entrons maintenant dans l'action de grâce du Seigneur Jésus pour l'œuvre que le Dieu Vivant a accompli dans la vie et le ministère de Bernard. Et ne manquons pas le rendez-vous à l'auberge de la table basse, car, maintenant, ici-même, le Seigneur nous attend.

Jean-Claude Menoud



Mgr André Lacrampe

17 12 1941 – 15 05 2015

Entré dans la lumière

« Sur la route qui le conduisait de Lourdes à Bartres, notre frère André Lacrampe a rejoint la maison du Père. De Lourdes à Bartres, c'est aussi le chemin de Bernadette... »

Mgr Jean-Luc BOUILLERET

Les anciens Maîtrisiens se souviendront de la sollicitude chaleureuse qu'il manifestait à leur égard lorsque, chaque année, il venait partager un long moment de leurs retrouvailles annuelles – très souvent même leur convivialité – et les entretenir des projets du diocèse touchant l'ancienne Maison devenue l'Escale, en mue permanente pour être au diapason du temps et accordée à la mission.

André Lacrampe était né le 17 décembre 1941 à Agos-Vidalos, dans les Hautes Pyrénées.

Après des études au collège de Saint-Pré de Bigorre, au Grand séminaire de Dax, puis au séminaire du Prado à Limonest (Rhône-Alpes, CU de Lyon) et à la Faculté catholique de Lyon, il est ordonné prêtre le 31 décembre 1967 pour le diocèse de Tarbes et Lourdes.

De 1968 à 1975, il est vicaire à Aureilhan et aumônier des collèges et lycées techniques ainsi que de la Cité universitaire à Tarbes.

De 1975 à 1979, il est aumônier national de la JOC-JOCF, puis de 1980 à 1983, vicaire épiscopal et curé archiprêtre de la cathédrale de Tarbes.

Le 25 juillet 1983, le pape Jean-Paul II le nomme évêque auxiliaire de Reims, en résidence à Charleville-Mézières. Et il est ordonné évêque le 16 octobre 1983 en la basilique Saint Pie X à Lourdes.

Le 18 novembre 1988, il est nommé prêtre de la Mission de France.

Le 5 janvier 1995, il est nommé évêque d'Ajaccio pour la Corse.

Le 13 août 2003, le pape Jean-Paul II le nomme archevêque de Besançon, et il est installé en la cathédrale Saint-Jean le 15 novembre.



Dix années d'épiscopat missionnaire

De ses dix années d'épiscopat à la tête de notre diocèse, au cours desquelles j'ai eu la chance d'être son proche collaborateur, je retiendrai trois événements majeurs qui témoignent de son bel élan missionnaire et de son enracinement profond dans l'Evangile et dans le service de l'Eglise:

- Tout d'abord, les trois grandes orientations pastorales qu'il a promulguées et accompagnées de 2006 à 2010:

- Fonder dans le diocèse des communautés chrétiennes qui accueillent le Christ, qui vivent de Lui et qui l'annoncent dans le monde d'aujourd'hui.

- Clarifier et mieux articuler responsabilités des laïcs et ministères ordonnés, en continuant de développer une culture de l'appel.

- Favoriser la participation des 25-40 ans à la vie ecclésiale et les inciter à prendre des responsabilités dans l'Eglise diocésaine.

- Ensuite, la fête du quatre-centième anniversaire du miracle eucharistique de Faverney, le 25 mai 2008, jour où fut également promulgué le projet global diocésain de catéchèse.

La célébration de cette fête fut précédée par la publication d'une lettre pastorale, signée de sa main et intitulée « *L'eucharistie, don de Dieu pour la vie du monde, un miracle au quotidien* ».

- Et enfin, la béatification du Père Lataste, apôtre de la miséricorde, le 3 juin 2012. Sans le savoir, de concert avec l'ordre des frères prêcheurs, il préparait le terrain diocésain à l'année de la miséricorde, que le pape François vient d'ouvrir.

...Jusqu'à une retraite active sur sa terre natale

Le 25 avril 2013, après dix années d'un labeur pastoral continu, le pape accepte sa renonciation à sa charge pour raison de santé et le nomme administrateur apostolique du diocèse jusqu'au 15 novembre, jour de la prise de possession canonique de son successeur, Mgr Jean-Luc Bouilleret.

Depuis cette date, il était en retraite active à Lourdes, à la Cité Saint-Pierre. Il m'avait fait part de son projet de rejoindre les pauvres et les petits sur sa terre natale, au cours de la célébration d'ouverture de « Diaconia 2013 ». Il est décédé, comme vous le savez, ce 15 mai 2015.

Lui qui aimait tant répéter « *Si on arrache l'homme à son pays, on n'arrache pas le pays au cœur de l'homme* », a largement démontré son attachement à notre terre de Franche-Comté, tout au long des années que nous avons aimé partager avec lui.



Dieu, notre Père, je te cherche dès l'aube,
ne me cache pas ta face !
Sur la route des hommes,
viens ouvrir mon cœur,
viens m'apprendre à aimer

Christ, donne-moi d'accueillir
sans crainte Ta lumière.
Pour faire connaître Ta Parole de vie,
suscite de nouveaux messagers,
prêtres, diacres, religieux, religieuses et laïcs !

Esprit de vérité, viens en moi,
accorde-moi ton souffle créateur.
Réveille en moi la grâce
de mon baptême et de ma confirmation !
Rends-moi disponible à ton appel !

Marie, Sainte Patronne du diocèse de Besançon,
éclaire notre route !
Fais-nous partager paix et amour.
Marie, donne-nous de servir avec fidélité !
Éveille en nous l'Esprit de Pentecôte !

+ André Lacrampe

Pour conclure, voici quelques extraits de son testament spirituel, qui témoignent de la source profonde de son engagement : son attachement au Christ, le Soleil qui a orienté son existence.

Testament spirituel

« J'ai répondu à l'appel du Christ pour me mettre au service de l'Evangile, pour vivre en proximité avec celles et ceux qu'il m'a été donné de rencontrer, particulièrement les petits et les mal aimés... J'ai essayé d'aimer en vérité, de comprendre et de faire jaillir la vie là où les germes de mort menacent, de faire renaître l'espérance là où le désespoir s'infiltrait, de prier pour la paix et l'amour, là où la haine semble triompher... »

Je suis conscient de ma grande misère, de mes faiblesses, de mon péché, mais je crois au Dieu Trinité, à l'amour du Dieu qu'avec vous j'appelle Père.

S'il m'est arrivé de ressentir la peur et la crainte, j'ai fait aussi l'expérience de l'action de l'Esprit, de sa force et de sa sagesse, de sa lumière et de sa grâce... Entre tes mains, Seigneur je remets mon esprit... Que Dieu m'accorde de le voir face à face dans la lumière ! »

« Je m'absente... »

Lors de la célébration de son départ du diocèse, le 20 octobre 2013, le Père Lacrampe nous a laissé ces mots :

« Je m'absente de Franche-Comté. Le marbre des Pyrénées intégré à l'autel de la cathédrale marque mon passage ici. Mais je viendrai un jour reposer dans la crypte de cette cathédrale Saint-Jean. »

P. Jean-Claude MENOUD
(ancien) Vicaire général

« Servir en ta Présence »



L'homélie de Mgr Bouilleret

Frères et sœurs, chers amis,

Sur la route qui le conduisait de Lourdes à Bartres et qu'il a tant empruntée, notre frère André LACRAMPE a rejoint la maison du Père.

C'est lui qui nous rassemble en cette cathédrale Saint-Jean-Saint-Etienne qu'il avait quittée au terme d'un long ministère dans le diocèse de Besançon et au service de la province ecclésiastique. Il a su dynamiser le travail des évêques de la Province de Besançon, Franche-Comté et Lorraine en y associant les diocèses de Strasbourg et de Metz. Son inlassable travail de pasteur a été une source de fécondité pour tous les fidèles dont il portait le souci.

Lors du dernier pèlerinage des diocèses franc-comtois à Lourdes, il avait été très heureux de célébrer à la grotte, avec tous les fidèles qu'il avait rencontrés tout au long de ses années comtoises. Il manifestait toujours autant d'attention à chacun, demandant des nouvelles des uns et des autres. Il m'avait confié ses soucis de santé.

Comme chacun d'entre nous, il avait appris à connaître ses limites, particulièrement celles liées à sa santé. André LACRAMPE était toujours sur la brèche et il avait parfois des difficultés à reprendre souffle. Cela ne l'empêchait pas de repartir résolument après quelque temps de repos. Il aimait être au four et au moulin. Au four, il savait cuire le pain de

la vie et l'offrir largement. Au moulin, il savait laisser le vent gonfler les voiles pour broyer le blé pour une farine de qualité. Il était devenu expert dans sa capacité à détecter les compétences et les qualités de ses collaborateurs.

Lors de ses visites pastorales, il aimait employer tantôt l'image de l'extincteur tantôt celui du soufflet. L'extincteur servait à éteindre les incendies des conflits inhérents à toute vie communautaire et le soufflet à ranimer la flamme lorsque celle-ci faiblissait dans le feu de la vie.

Pasteur à l'image de l'unique pasteur Jésus-Christ, André s'était vu confier de nombreux troupeaux de brebis et il savait se tenir tantôt à l'avant du troupeau, tantôt à l'arrière, tantôt sur les côtés. Il savait avancer au rythme du troupeau ou faire hâter le pas lorsque le danger menaçait.

Homme affable, accueillant, relationnel, c'était un homme de foi, un disciple de Jésus-Christ et un apôtre qui portait la Bonne Nouvelle de l'Evangile là où l'Esprit Saint le conduisait.

A temps et à contretemps, il proclamait le cœur du message de l'Eglise tel qu'il est exprimé par Pierre dans le passage des Actes des Apôtres que nous venons d'entendre : « Celui qu'ils ont supprimé en le suspendant au bois du supplice, Dieu l'a ressuscité le troisième jour... »

+ Jean-Luc BOUILLERET
Archevêque de Besançon



Jean CORNE

18 04 1923 – 28 05 2015

Né à Jarny, en Meurthe-et-Moselle, le 18 avril 1923, Jean Corne est entré à la Maîtrise en 1934 et au terme du parcours habituel (Petit séminaire, séminaire de Favorney et Grand séminaire de Besançon) a été ordonné prêtre le 13 mars 1948.



Le chanoine Jean Corne, en 2008,

D'abord vicaire à Pontarlier (St Bénigne) durant quelques mois, il est nommé, en octobre 1948, professeur de Mathématique-Physique-Chimie à Consolation, tout en suivant des études de licence à l'Institut catholique de Paris. Il exerça cette activité d'enseignant jusqu'à la fermeture du séminaire en 1978.

De 1971 à 2001, il ceindra même l'écharpe de maire de Consolation-Maisonnettes.

A la fermeture du séminaire cependant, en 1978, il est appelé à Besançon, comme prêtre auxiliaire au service de la paroisse Ste Madeleine et assume parallèlement la charge de secrétaire de la Mutuelle diocésaine St Martin, alors que les clercs entraînent à la Sécurité sociale par la caisse d'assurance appelée aujourd'hui CAVIMAC.

Le 14 juillet 1996, il est nommé chanoine titulaire de la Cathédrale, et, en 2003, il se retire au Centre diocésain, où il s'est éteint le jeudi 28 mai 2015. Ses obsèques ont été célébrées le 2 juin en la Cathédrale St-Jean, où les Anciens de Consolation ont, en dernier adieu, chanté le cantique à la Vierge de l'ancien Petit séminaire « *Asile où la mère de Dieu...* ». Il a été inhumé au cimetière de Buffard, dans le caveau familial.

Michel DROZ-VINCENT
Responsable spirituel du Centre diocésain

Une vie de service

L'Homélie du chanoine Gaspard NYAULT, doyen du chapitre cathédral

(extrait)

« Je ne vous appelle plus serviteurs,
je vous appelle amis »
(cf. Jn 15, 12-17)

« Si nous vivons,
nous vivons pour le Christ »
(cf. Rom 14, 7-9)

A mi : quel mot de gravité, tant il est lourd de sens ! Je t'aime, je donne ma vie pour toi...

Au moment de méditer ces mots de l'Évangile auprès du corps du P. Jean Corne, tournons nos esprits vers le Christ, qui fut son guide toute sa vie... Prononcées par Jésus à la veille de sa mort, ces paroles pèsent de tout leur poids lors du décès d'un serviteur de l'Évangile : « Je vous appelle mes amis ».

Depuis des mois, Jean se savait aller vers la grande Rencontre. Il me semble l'entendre employer dans un murmure ce mot magnifique de « rencontre ». Car il portait, gravée dans son cœur, cette parole : « vous êtes mes amis... je ne vous appelle plus serviteurs, maintenant je vous appelle mes amis ».

Oui, Seigneur Jésus, que ton serviteur Jean jouisse maintenant de ton amitié !

Si pour certains, le dernier appel est une surprise, pour notre confrère Jean Corne, marqué gravement comme il le fut depuis des années par une maladie qui s'était aggravée, ce n'était pas pour lui une surprise, il y était prêt.

On peut ainsi prêter à ses lèvres le cri du psalmiste : « Dieu, après Toi languit ma chair, terre aride altérée, sans eau. », et pour les dernières semaines de sa participation à l'office canonial, alors qu'augmentait sa surdité et que s'éteignait sa vision, on peut évoquer les paroles de Charles de Foucault à sa sœur : « La lumière où j'entrerai commence à luire. » La mort de Jean est un accomplissement, celui d'une vie tout entière dévouée à un humble et précieux service, à l'éducation auprès des jeunes, puisque dès son ordination en 1948,

il était nommé professeur au Séminaire de Consolation.

Avec obéissance, il acceptait le ministère qui lui était confié. Il devait y assurer l'enseignement scientifique et aider ces adolescents à faire mûrir en eux la graine de l'appel que le Seigneur y avait déposée. Ces élèves, c'était son domaine. Dans la direction spirituelle de ces jeunes esprits et avec l'aide de l'Esprit Saint, il guiderait ses élèves successifs pendant une trentaine d'années.

Pendant des décennies aussi, il se dévoua au service public comme maire de sa commune. Il y mettait sa foi de chrétien, tout en sachant ne pas confondre Dieu et César. Don de soi, dévouement.

Puis, lorsque les circonstances appelèrent à fermer le séminaire, il se dévoua corps et âme à Besançon, pendant quelque dix-huit ans, au service de ses frères comme secrétaire de la Mutuelle maladie, en même temps qu'au ministère pastoral en paroisse. Serviteur encore, toujours dévoué.

Je viens de prononcer par deux fois le mot de « ministère ». Pour un prêtre, « service », c'est ce que signifie la tâche de « ministre », serviteur, au sens le plus profond. Service de guide sur les chemins de la vie ; service de l'annonce pour faire retentir la Parole de Dieu ; service sacramentel pour réconcilier sur les chemins de Dieu et pour nourrir les chrétiens du Pain de Vie.

Puisse cet appel résonner dans le cœur de certains de vos enfants !

Gaspard NYAULT
Doyen du chapitre cathédral

François LESCOFFIT

1930 – 29 11 2015

« Un chercheur de Dieu »

« Il vient de finir sa longue marche, son chemin de vie parmi nous.

Ce chemin, il l'a commencé il y a 85 ans, à Besançon, au pied du Rosemont, avec ses six frères et sœurs, dans une famille ouverte au quartier et engagée dans l'Église.

Dès sa toute jeunesse, la musique tient une grande place dans sa vie. Elle était pour lui source d'expression personnelle et d'inspiration. Bach, Mozart, Schubert et d'autres l'entraînaient dans le rêve et la prière.

Il fit ses études à la Maîtrise de Besançon, au pied de la cathédrale Saint-Jean (1945-1951).

Poussé par son désir de servir, il s'orienta vers le Grand séminaire, comme beaucoup de jeunes enthousiastes à cette époque.

Il fut ordonné prêtre et exerça son ministère en Franche-Comté et à Paris, comme professeur et animateur de groupes de jeunes. Beaucoup se souviendront encore des orgues de Luxeuil, qu'il aimait à faire résonner.

Au grand étonnement de ses meilleurs amis prêtres (venus nombreux et je les en remercie), il décida, en conscience, de prendre des distances avec l'Église et de cesser son ministère sacerdotal.

Alain DUMAS, sculpteur. Fontaine
Le chant des pierres -



C'est un chemin nouveau qu'il prit en entrant au travail à l'ANPE, mais aussi en entreprenant une recherche spirituelle nouvelle.

La rencontre avec Claudine fut une grande joie dans sa vie. Ensemble, ils s'engagèrent pour mieux servir. Et lui qui avait un grand sens de la famille – il rédigea une généalogie importante – fut heureux de fonder un foyer et de voir le sourire de Claire.

Certes, le chemin de François, si fraternel et si ouvert au monde, n'a pas été toujours facile.

Très intelligent, il n'hésitait pas à se poser des questions. Il aimait rencontrer ses amis prêtres avec son épouse. Et dans ce monde en pleine évolution, il espérait aussi une évolution plus rapide dans l'Église d'aujourd'hui. Humaniste, il gardait lui-même une attitude d'accueil et de compréhension devant toute personne luttant pour sauvegarder la liberté de pensée et la dignité humaine.

On ne peut résumer une vie. Mais on peut penser que François était un chercheur de Dieu.

Avant de nous quitter, peut-être François s'est-il réjoui de certaines paroles du pape François – paroles pleines d'humanité ».

Bernard et Geneviève LESCOFFIT
Ses frère et belle-sœur



Après une semaine d'hospitalisation au service de soins intensifs en cardiologie au CHRU MINJOZ de Besançon, François a succombé à un accident cardiaque le dimanche 29 novembre 2015. La stupeur fut grande, car il jouissait d'une santé qui n'avait donné jusque-là aucun signe d'inquiétude. Ses obsèques ont eu lieu le mercredi 2 décembre en l'église des Fourgs.

A l'ANPE de l'Essonne, il a occupé, jusqu'à son départ à la retraite en 1993, les fonctions d'adjoint au directeur départemental.

Durant sa retraite à Evry, il est actif au club local du troisième âge et à l'université libre. Durant plus de 12 ans, il est syndic bénévole de la copropriété où réside la famille. Au terme de deux années à Saint-Pierre et Miquelon, où son épouse exerce les fonctions de présidente du tribunal supérieur d'appel, le couple s'installe aux Fourgs dans la maison familiale de l'épouse, qui a été élue maire aux dernières élections municipales. (ER)

Les membres de l'association La Maîtrise-L'Escale – dont François fut, durant des années, le webmestre sûr et fidèle, et un participant assidu des retrouvailles annuelles – s'associent à la peine de Claudine son épouse, à qui ils expriment leur vive et affectueuse compassion.



Gilbert COURDIER

1947 – 12 10 2014

« Le vrai tombeau des morts,
c'est le cœur des vivants »

Inscription figurant sur la tombe du Général Girod, à l'entrée du cimetière de Frasné.

« Cette maxime m'a toujours vivement
frappé, dès que j'ai su lire »
Gilbert Courdier





Pierre PRINCET

06 12 1927 – 27 04 2015

Dans sa 62^{ème} année de sacerdoce

Dans la joie, et en tenue de service...

Pierre est né à Besançon le 6 décembre 1927. Il avait deux frères, dont l'un est mort jeune, et tout le monde se souvient de sa mère, morte à 104 ans, il y a un peu plus de 10 ans.

Il a passé sa prime jeunesse à Favorney – son cher Favorney – où résidait la famille. Puis ce furent les Petits séminaires de Luxeuil, de La Maîtrise, de Consolation, le Séminaire de philosophie de Favorney et enfin le Grand séminaire bisontin de la rue Mégevand. Il est ordonné prêtre le 29 juin 1953.

Il est envoyé comme vicaire à Morteau, où, surnommé « le petit Prince », il reste jusqu'en 1958.

Il est alors nommé à Besançon, aumônier diocésain de l'Action catholique de l'Enfance – Cœurs vaillants et Âmes vaillantes – Jusqu'en

1962, où il devient aumônier national-adjoint aux Mouvements de l'Enfance. Il a beaucoup aimé travailler avec ces mouvements de jeunesse, au service desquels il mit notamment ses talents de dessinateur et même de caricaturiste, en illustrant leurs revues.

En 1968, il revient dans le diocèse comme aumônier de l'Action catholique générale des hommes ainsi que de l'AC des femmes.

En 1969, Mgr Lallier le nomme premier curé du regroupement des quatre

paroisses du centre-ville de l'époque, sous le nom de Paroisse Saint-Jean-Saint-Pierre.

En 1973, le même archevêque en fait son vicaire épiscopal pour deux zones pastorales comprenant Grandfontaine, Saint-Vit, Quingey d'une part, et la vallée du Doubs de Thise à Clerval d'autre part. Il réside alors à La Marne, en cette maison où, beaucoup plus tard, Mgr Lallier, à la retraite, lui succédera un temps.

En 1979, parvenu au bout de son mandat de 6 ans de vicaire épiscopal, il retrouve avec grand soulagement et bonheur le ministère de curé de la paroisse Saint-Pie-X, où il restera 25 ans, ayant en sus reçu en charge, en 2000, la paroisse Saint-Paul dans un regroupement qui prenait le nom d'unité pastorale Sainte-Jeanne-Antide – vingt-cinq années si heureuses qu'il avait lui-même préféré, pour ses obsèques, cette église à la cathédrale, siège du chapitre des chanoines, auquel il était pourtant fier d'appartenir.

Cinq ans auparavant cependant durant cette période, il était devenu directeur diocésain puis interdiocésain des pèlerinages, jusqu'à ce que je lui succède en 1991.

Il y a quelques années, il eut encore le bonheur de retourner à Lourdes, pèlerin parmi les pèlerins à mobilité réduite – heureux de renouer avec ceux dont il avait apprécié la collaboration au service des pèlerins.

Le 1^{er} octobre 2004, Mgr Lacrampe le nomma chanoine, membre de ce corps

capitulaire où, jusqu'à ces six derniers mois, il fut très fidèle à la réunion quotidienne de prière pour le diocèse et son évêque. Quittant la rue des Géranius, il s'installa au Centre diocésain, où il vient de mourir, après six mois d'aléas de santé survenant après bien d'autres, toujours vécus avec courage, patience et humour.

Le Père Princet fut également l'aumônier dévoué des cheminots chrétiens du diocèse, fidèle à cet amour du rail que leur père lui avait transmis, ainsi qu'à l'un de ses frères. Il était aussi aumônier des aveugles et malvoyants de Besançon depuis 2005.

Il fut aussi, depuis 1993, mandaté par Mgr Dalloz, membre actif, représentant le diocèse, du Colloque européen des paroisses – instance dont les réunions plénières se tenaient tous les deux ans dans un pays européen différent – autre manière de vivre, jusqu'en 2009, le pèlerinage terrestre.

Ce pèlerinage terrestre, que le Père Princet vivait aussi, depuis longtemps, comme membre du mouvement de spiritualité Charles de Foucauld, « Jésus Caritas » - pèlerinage qui s'achève en cette dernière étape de ses obsèques, où nous l'accompagnons maintenant.

*François VIENNET
Chanoine*

N.B. cf. le récit, fait par Pierre Princet, lui-même, de son itinéraire, à l'occasion de son jubilé sacerdotal de diamant, dans le numéro 19 de notre revue (décembre 2013). Pierre était un membre fidèle de notre association, toujours assidu aux retrouvailles annuelles.

Hommages

Jean-Claude Menoud

Personnellement, je garderai en mémoire deux traits de son attachante personnalité :

Lorsqu'on entrait en relation avec lui, on avait vite l'impression de faire partie de sa famille. Car il émanait de lui une sorte de gentillesse habituelle, naturelle, que son large sourire transmettait sans retenue.

C'est sans doute en tout cas aussi pour cela que nous aimions l'appeler le Pépé ! Et puis, comment ne pas souligner devant vous, sa belle et constante fidélité dans l'annonce de l'Évangile et le service de l'Église, à travers tous les ministères auxquels il a toujours répondu présent. »

(extrait du Mot d'accueil)

Une paroissienne de St Pie-X

« De Pierre, nous garderons en mémoire la gentillesse, le sourire chaleureux et accueillant, cette grande disponibilité pour chacun. Il savait nous écouter avec bienveillance et tolérance. Parler de Pierre, c'est aussi évoquer la joie, celle qu'il portait en lui en tant que prêtre épanoui dans sa vocation... »

« Un prêtre bon... »

Mener des combats...

Les textes choisis par le Père Princet pour ses obsèques disent beaucoup sur sa personnalité et sa spiritualité. Sans vouloir faire de panégyrique, je voudrais faire résonner ces textes face à son parcours de plus de 60 ans de ministère.

Romains 8/31sq. est une affirmation sans détour de la foi inébranlable de Paul qui ne doute pas de l'amour de Dieu en quelque circonstance que ce soit... « *Ni la mort ni la vie, etc. ...* »

L'évangile reflète la même tonalité : *être en tenue de service... se tenir prêt pour la rencontre avec le Seigneur...*

On y retrouve la foi rayonnante et paisible de celui qui, à l'école de Charles de Foucauld, s'en est remis à Dieu. Il en a fait bénéficier tant et tant de groupes jusqu'à ces derniers mois... y compris ses confrères résidents de la maison de retraite et le personnel soignant !

Si Pierre Princet a ainsi fait l'unanimité, c'est certainement, au-delà de son caractère jovial, à cause de cette foi profonde. Puisée dans ses origines, elle lui a permis de supporter avec patience les épreuves de ces dernières années.

On peut dire sans ambages, qu'il fut un bon prêtre et un prêtre bon.

Il a su mener des combats, en assumant des responsabilités diverses et variées au sein de l'Église diocésaine, nationale... et même européenne, à travers l'organisation soignée des colloques européens des paroisses. En effet, bien que son tempérament ne l'y portât pas, il a dû affronter des difficultés liées à l'exercice de son ministère. Deux exemples...

Il fut, en 1969, le premier curé de la Boucle ! Réforme conduite par Mgr Lallier, elle regroupait les cinq églises de la Boucle en une seule communauté. On passait de 15 messes dominicales à 9. Ce ne fut pas sans peine et sans critiques, parfois virulentes... Amorce de la réorganisation en unités pastorales dans les années 1997-2000.

Son ministère de vicaire épiscopal ne fut pas de tout repos. Son « patron », l'Archevêque, lui demandait davantage de pugnacité !

Assumer des responsabilités variées

La première partie de sa vie de prêtre fut consacrée aux enfants : CV-AV qui deviendra l'ACE (diocésaine et nationale). C'est sans doute là, dans l'Action catholique, qu'il apprit la manière

de travailler avec les laïcs, dans le respect des missions de chacun.

On retrouvera cette qualité dans son ministère ici, à Palente où, pendant 25 ans, il sut confier à ses paroissiens de vraies responsabilités... Parlant de son ministère ici, on ne peut oublier qu'il a travaillé avec Jean-Marie Sarron (disparu il y a un an), à la Boucle d'abord et à Palente ensuite...

Lui qui a parcouru le monde dans les fonctions de prêtre aux Pèlerinages diocésains, il va retrouver sa terre natale de Faverney, dans le caveau familial (« la Mémé... »). On connaît son attachement à cette cité : ses racines et le miracle eucharistique.

Alors si nous conservons de la vie de ce prêtre un excellent souvenir, que ce soit l'occasion pour nous de prier pour les vocations spécifiques (sacerdotales ou religieuses). Il est mort au soir de la journée mondiale de prière pour les vocations : une coïncidence qui peut stimuler notre intercession pour que demain l'Église ne manque pas de prêtres !

« *Ton œuvre est achevée... Bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton seigneur !* »

Norbert PETOT

Pierre ARNOUX

29 11 1930 – 24 04 2015

Pastorale des jeunes et pastorale ouvrière

Troisième enfant d'une famille d'agriculteurs originaire de Villers-le-Lac, qui s'installa en 1935 à Reugney (Doubs), Pierre Arnoux, né le 29 novembre 1930 à Amathay-Vésigneux, a grandi dans une fratrie de onze enfants.

« Devenir prêtre ? Pourquoi pas moi ... » s'était-il dit un jour, lorsque sa mère se demandait si, de tous ses garçons, il s'en trouverait un pour choisir cet itinéraire. Et c'est ainsi que par un jour de 1943, « en pleine guerre », Pierre partit en voiture à cheval pour Consolation avec une escale chez son ancien curé à Arc-sous-Cicon.

Au terme des deux années passées à Faverney, ce fut, en 1951, l'entrée au Grand séminaire de Besançon – suivie, aussitôt, en 1952, du service militaire accompli à Coblenche. Dans la chambrée, dès le premier soir, on a des égards pour « le curé ».

Durant l'année 1954-1955, Pierre Arnoux est « surveillant » à La Maîtrise, où son

sourire et sa gentillesse lui valent bien vite l'aimable surnom de « Nounours ».

Après son ordination par Mgr Dubois, le 29 juin 1957, il est nommé vicaire à Saint-Maurice de Besançon, où il exercera ces fonctions durant onze ans - fonctions auxquelles s'ajoutera celle d'aumônier du CES « Lumière ». Onze années marquées par des activités de « patro » (vélo et foot), en paroisse et au collège, que le PSB récompensera par la croix du Mérite sportif !

Ce goût du sport et de l'animation sportive au service de la jeunesse continuera de traverser son activité pastorale lorsque, de 1968 à 1980, il assumera la charge de curé de Beaulieu-Mandeure, puis, de 1980 à 1991, celle de curé d'Exincourt-Taillecourt, en terre ouvrière de mission.

Une responsabilité pastorale qui trouvera son aboutissement, de 1991 à 2000, dans les paroisses de Colombier-Fontaine,



Retrouvailles 2009

Montenois et au-delà, dans les villages alentour, où il « bine », les dimanches et jours de fête, et où il célèbre mariages et enterrements, en fraternité avec les pasteurs de ces localités.

À 70 ans, en 2000, Pierre Arnoux renonce à prendre de nouvelles responsabilités et cherche à se rapprocher des siens. C'est ainsi qu'il accepte d'habiter la cure d'Aissey et de desservir des relais de l'Unité pastorale de Bouclans.

En 2010, pour raison de santé, il quitte le presbytère d'Aissey pour s'installer au Centre diocésain, où il est décédé le 24 avril 2015.



Louis HUMBERT

1929 – 2014

Né le 25 août 1929, Louis est le dernier garçon, après Marcel, Jean

et Henri, du foyer Humbert, qui réside à Ornans. Le père est mutilé de guerre et la mère, femme au foyer. Louis entre à la Maîtrise en 1945 ... mais cette période reste un jardin secret. A 19 ans, comme beaucoup de provinciaux de l'époque, il part travailler à Paris, à la Poste. Il y rencontre Colette, originaire de Lisieux,

et se marie en 1957. Un garçon, hélas disparu à 23 ans, puis une fille animent leur foyer. Nommé receveur, Louis obtient le poste du Russey, où il retrouve la Franche-Comté et ses hivers enneigés.

Mais la famille va beaucoup voyager. Retour en région parisienne (Bagnolet) d'abord, puis mutation à la Motte-Beuvron (en Sologne), où Colette travaille chez les sœurs Tatin, inventrices de la fameuse « tarte ». Après un détour par Auxonne, il est de retour à Paris (10^e arr.). Lorsque Louis fait valoir ses droits à la retraite, le

couple s'installe d'abord à Marnay, où réside une cousine de Louis, la pharmacienne « anti-pilules ». Et, en 1991, le couple de retraités s'installe à Besançon. Mais, au terme d'une vie professionnelle bien remplie, tous deux gardent le souci des autres : Colette est active dans les associations et Louis dans le bricolage, tout en cultivant sa passion : courir (il participe aux 20 km de Paris). Louis décède au début de 2015. Nos pensées vont à Colette, à sa fille et à ses petits-enfants.

Marcel Gable

Marcel CORNE

mars 1929 – août 2014

Marcel Corne est né à Serre-les-Sapins, dans une famille de six enfants. En 1936, très jeune encore, il perd son père et est adopté par sa tante. De 1941 à 1944, il est élève à la Maîtrise. Et en 1961, il épouse Marie-Thérèse Jeannerod. Ensemble, ils reprennent la ferme de la tante Maria.

De leur union naissent quatre enfants : Jean-Marie, Daniel, Marie-Odile et Béatrice. Il a également la joie de voir

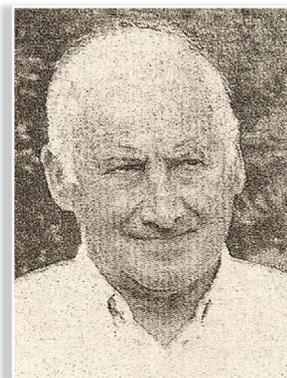
grandir quatre petits-enfants. Très proche de la nature, il aimait cultiver son jardin, affectionnait la lecture et les mots fléchés et était toujours prêt à rendre service. Ses proches disent de lui qu'il avait le cœur sur la main.

En 2007, il avait subi une lourde opération du cœur, dont il s'était bien remis. Mais, en 2009, il a la douleur de perdre son fils Daniel. Affaibli à la suite d'un AVC, alors qu'il devait rentrer à son domicile, il s'est

endormi définitivement, le 4 août 2014.

Ses proches garderont de lui le souvenir d'un homme droit, discret, d'une grande gentillesse, toujours à l'écoute de ses amis et très attaché à son village.

(D'après l'Est républicain)



Meinrad DESCOURVIÈRES

20 juillet 1939 – 31 août 2014

Né le 20 juillet 1939 à Goux-les-Usiers, Meinrad est l'aîné d'une fratrie de six

enfants.

De 1952 à 1958, il est élève au Petit séminaire de la Maîtrise à Besançon.

Au retour du service militaire, il travaille à la scierie familiale avec son père Jean et son frère Gérard. Le 13 mai 1967, il épouse Jacqueline Grillet, avec qui il aura

sept enfants, trois filles et quatre garçons, qui leur donneront dix-sept petits-enfants. Cette belle et grande famille leur apportera beaucoup de bonheur.

Il consacre sa vie en grande partie à son travail à la scierie. Au décès de son frère, en 1989, il en reprend la gérance. Toujours soucieux du bon fonctionnement de l'entreprise, il ne compte pas ses heures. Au bout de quelques années, il a la joie de voir ses fils en assurer la continuité et il les accompagne alors, tant que sa santé va le lui permettre.

Très impliqué dans la vie de son village, il est très actif au sein de l'association Saint

Paul, et en particulier au football-club.

Meinrad était un homme très droit, très généreux et bon vivant. Beaucoup appréciaient son accueil chaleureux : une maison toujours ouverte et bien remplie, pour son plus grand plaisir.

On se souviendra longtemps d'un Meinrad aimant chanter et animer repas et soirées conviviales avec famille et amis. Il est décédé subitement à son domicile le dimanche 31 août 2014, à l'âge de 75 ans. Près d'un millier de personnes sont venues entourer la famille dans l'église de Goux.

(D'après l'Est républicain)

Renate MIGNOT

née Uerpmann

1934 – 2016



« ouvrir la porte, accueillir et partager... »

Le mot de mémoire de sa fille Anne-Sophie

« Mes enfants, nous devons aimer : non pas avec des paroles et des discours, mais par des actes et en vérité »



Parler de Renate sans parler de Gabriel c'est un peu étrange... Renate et Gabriel Mignot, ça allait ensemble... Alors aujourd'hui, papa, avant de parler d'elle, je voudrais te dire que tu as accompagné maman jusqu'au bout; que tu as fait pour elle tout ce qu'il était possible de faire et je peux te dire que chaque fois que je suis allée la voir, je n'ai rencontré personne qui était à la hauteur de ce que tu as fait toi.

Ma mère n'est plus là depuis un certain temps déjà... Alors excusez-moi si je prends un peu de temps pour parler d'elle. Je lui souhaite de trouver, là où elle est, la lumière qui lui a parfois manqué.

Ma mère avait une personnalité complexe. Elle était ombrageuse et secrète. Elle portait une culpabilité terrible. Quand elle était encore présente, je lui ai posé des questions sur son enfance. Il y a tant de choses que j'aurais aimé savoir et que je ne saurai jamais. Je ne suis pas sûre qu'elle les aurait dites, car elle ne se confiait pas facilement. Elle ne se laissait pas aller et se contenait. Elle ne s'autorisait pas à exprimer ses émotions et encore moins à s'écouter. Mais quand ça n'allait pas, on le savait hein ! Elle savait faire la gueule, ça c'est sûr – un héritage que nous, ses enfants, partageons très également !

J'ai souvenir de tant de fois où ma mère se levait et quittait brusquement la pièce ou bien éteignait la télévision, chaque fois qu'il était question de la guerre et des Allemands, et rien jamais n'était dit là-dessus.

Et puis, en août 2009, je suis allée avec Françoise, Julie, Léo et Louise à Berlin, et pour la première fois, j'ai vu des photos de la ville après la guerre et j'ai alors pensé : "Voilà, c'est dans ces ruines que ma mère vivait adolescente, se déplaçait chaque jour, et cela pendant des années car la reconstruction fut très longue». Ce jour-là, je me suis sentie totalement réconciliée avec ma part allemande. Und es tut mir sehr Leid, dass ich nicht alles auf Deutsch sagen kann.

Je ne sais pas ce qu'est avoir faim, avoir froid, vivre dans l'angoisse, ne pas retrouver ma maison quand je reviens chez moi, perdre mon père sans

connaître les circonstances exactes de sa disparition... A 12 ans, elle savait tout ça. Elle avait cette cicatrice sur la cheville, qui m'a toujours intriguée, et il a fallu que je sois adulte pour apprendre que c'était l'entaille laissée dans sa chair par la ficelle qui retenait ses semelles de bois.

Elle ne parlait pas et nous ne posions pas de questions. Quand elle évoquait sa jeunesse, c'était pour dire qu'elle adorait son père, avec qui elle avait appris l'anglais ; c'était pour raconter combien elle avait aimé vivre à la campagne, en Poméranie après 1942 ; et plus tard, la mer Baltique, avec ses amis ; elle parlait aussi de Frau Schneider, chez qui elle avait logé, de retour à Berlin, et qui lui avait fait partager son goût pour la peinture.

Tous ces bons moments furent probablement le terreau de son amour pour l'art, la nature, les animaux, les oiseaux, les fleurs...

Je sais, car elle le disait souvent, qu'elle a tout de suite aimé Nancray, même si à l'époque les toilettes étaient dehors et très rudimentaires. Elle aimait Naisey aussi, l'espace qu'on y trouvait et le jardin.

Ma mère prenait du temps et donnait du temps. J'ai fait de la danse, appris à nager, à fabriquer des pots et des assiettes en terre, à jouer du piano puis de la guitare ; elle m'emmenait au « Club 25 » pour la musique et la danse, à la piscine Georges Ayrman, au cours de poterie, au Guignol et aux jeux des Buttes-Chaumont. Je suis partie en Angleterre et en Allemagne.

*Der du von dem Himmel bist,
Alles Leid und Schmerzen stillest,
Den, der doppelt elend ist
Den mit Erquickung füllest;
Ach, ich bin des Treibens müde!
Was soll all der Schmerz und Lust ?
Süßer Friede,
Komm, ach komm in meine Brust!*

Johann Wolfgang GOETHE
Wanderers Nachtlied Göschen Ausgabe 1789

(Texte lu par le frère de Renate)

J'ai lu plein de livres, découvert les comédies musicales américaines, vu tous les ballets classiques à l'opéra. Elle a continué à partager ses goûts et à donner son temps avec tous ses petits-enfants.

Elle était généreuse. Elle n'était pas possessive. Au contraire, elle se réjouissait des amitiés que je nouais, et me laissait aller chez l'un ou chez l'autre avec une totale confiance. Elle se fichait complètement du milieu social des gens, de leurs origines ou de leur couleur de peau.

Nous partions à Naisey et bien souvent un ami, une amie de l'un d'entre nous, nous accompagnait. Là-bas, elle nous entassait dans la voiture et en route pour la piscine de Chalezeule ou le lac de Saint-Point. Elle était généreuse et tolérante. Elle ouvrait la porte, préparait un festin et disait : " Ce n'est rien du tout. Il n'y a pas grand-chose." Les éclaireurs et éclaireuses de France pour qui elle a fait la popote pendant plusieurs années ont eu quelques années fastes grâce à elle !

Renate aimait Gabriel, elle a souvent dit que le rencontrer fut la meilleure chose qui lui soit arrivée dans la vie ; elle aimait ses enfants, elle aimait sa famille, elle aimait ses amis. Elle aimait la France aussi.

Ma mère m'a appris ce que faisait la guerre à ceux qui subissaient ses effets et ses conséquences; les ravages de la peur dans une vie, le fait que la violence engendre la violence. Elle n'aimerait pas ce qui passe ici en ce moment. Si j'osais, je dirais qu'elle était une vraie socialiste.

Je l'ai dit, elle n'était pas expansive et je ne le suis pas non plus... Mais je peux, dans mon cœur, penser à elle et à ce qu'elle laisse de meilleur : ouvrir la porte, accueillir et partager.

Si elle était là, elle apprécierait l'effort vestimentaire que j'ai fait, mais trouverait que décidément, comme d'habitude, je ne suis pas coiffée ! Maman, ces dernières années, tu m'as manqué. Ta Fofielein. »

« Aimons-nous les uns les autres ».

Anne-Sophie MIGNOT



Alfred Bouveresse (1925-2012)

Le chanvre au pays de Rougemont

Les chènevières

C'est grâce à l'amabilité de la revue comtoise *La Racontotte* que nous publions cet article de l'abbé Bouveresse sur le chanvre au pays de Rougemont. *La Racontotte* est le chant des terroirs comtois, une revue régionale de bientôt 40 ans, basée à Mont-de-Laval (25), et particulièrement soucieuse de la sauvegarde du patrimoine, y compris écologique. Des liens étroits se sont tissés avec le groupe traditionnel comtois Les Alwati que dirige Henri Meunier. La revue lui confia même la responsabilité de deux numéros spéciaux sur les gaudes (1993) et le vin (1995), ainsi qu'un troisième sur les tissus. Henri Meunier demanda le premier article à l'abbé Bouveresse (1996). Mais il fallut attendre quasiment 20 ans pour que le numéro puisse sortir (septembre 2014). Ce sera le numéro 100, avec 60 pages ! Il traite du travail sur les fibres (chanvre, lin, laine, coton, soie), des usines textiles anciennes et contemporaines, sans oublier les brodeuses, les dentellières et les couturières ainsi que le renouveau de l'artisanat.

Voici comment le Père Bouveresse présentait son travail : « Cet article pour *La Racontotte* contient presque in extenso le chapitre consacré au chanvre dans mon livre sur *Cuse* paru en 1972 avec quelques ajouts tirés du *Barbizier*, l'almanach populaire comtois de 1962 et de 1963 et du livre « *L'artisanat en Franche-Comté* » aux éditions Mars et Mercure. 1976 ».

© Les illustrations ont été aimablement mises à la disposition de la revue *La Maîtrise-L'Escale* par l'abbé Jean-Christophe DEMARD, conservateur honoraire des musées départementaux de Haute-Saône.

Quand on compulse les cadastres des villages, on ne trouve pratiquement jamais de lieudits « Chènevières ». C'est que ces plantations étaient très réduites – l'Annuaire du Doubs de 1825 ne donne que cent hectares de chènevières pour le département. En fait, on ne semait pas du chènevis tous les ans, mais seulement quand le besoin s'en faisait sentir. Et c'était alors un coin de jardin ou un lopin de terre proche du village.

Les chènevières familiales se regroupaient rarement en un lieu précis, sauf une fois tous les trois ans pour ceux qui pratiquaient l'assolement triennal ; la préférence était donnée à la fin des sombres, c'est-à-dire au finage où le pâturage était interdit cette année-là.

La famille Deray de Gondenans-les-Moulins, de qui je tiens l'essentiel de ces renseignements, les avaient recueillis elle-même de ses grands-parents, lesquels plongeaient leurs racines au milieu du siècle dernier. Autrement dit, vers 1870, le chanvre n'était pratiquement plus récolté dans la région de la vallée de l'Ognon ; c'est pourtant là qu'on en parle pour la première fois à la fin du XIV^e siècle.

Le chanvre

Il fallait semer les graines de chènevis début mai, de préférence à la saint Gengoult, le 11 mai. Il était impératif que le terrain soit très meuble et abondamment pourvu de fumier. On ne craignait pas de le semer dru, car la plante s'accommodait mal des printemps froids et humides.

Si le temps était propice, la poussée était rapide. La tige, de la grosseur du petit doigt, pouvait atteindre 1,50 m, voire 2 m. Le chanvre était mâle ou femelle ; à la floraison, paraît-il, il ne faisait pas bon se coucher dans une chènevière, on était vite incommodé.

La récolte se faisait fin août ; la plante était arrachée plutôt que coupée, ceci

s'expliquant facilement par le peu de racines des plantes annuelles. En principe, les pieds mâles étaient récoltés quinze jours plus tard, puisqu'ils donnaient la graine, autant la laisser bien mûrir. (1) Ceux-ci, liés en bottes et dressés, restaient à sécher sur le terrain. Ils étaient ensuite rentrés et battus avec un fort bâton.



Le chènevis ici n'était pas toujours ressemé ; on le cuisait quand une vache vêtait « pour l'aider dans sa délivrance ». Au préalable, on avait utilisé la filasse de ses pieds mâles pour « tirer le veau ». C'était plus doux, disait-on, mais il fallait la laver après chaque usage. Seul le meilleur de la fibre du chanvre mâle était destiné au tissage avec le chanvre femelle. Le reste servait à faire des cordes de voitures à foin ou pour tirer les cloches de l'église.

Le rouissage

Tiré, le chanvre femelle – ainsi que les plants les plus fins du chanvre mâle – était laissé sur place, volontairement exposé aux intempéries, à la pluie surtout, pour le rouissage. L'eau dissout la gomme qui relie les fibres textiles. Il fallait souvent retourner les tiges de façon à ce que, de vert, le chanvre devienne gris-noir, on le laissait « naître ».

(1) NDLR : Au pays de Rougemont, comme à Bligny-sur-Ouche en Côte d'Or, comme à St.-Etienne du Bois dans l'Ain, on appelait curieusement femelle le pied qui portait des fleurs mâles. C'est manifestement une erreur, décelée dès 1921 dans l'Ain par Paul Carru. Il est plus clair de dire que le pied femelle donne la graine.



*Le panier aux fiançailles,
avec le châle et la quenouille,
sculptée par le fiancé.*

*(Musée de Champlitte – Photo S.A.E.P.)
in A. et J.-C. DEMARD
coll. La Tradition franc-comtoise
Les âges de la vie
Mars et Mercure ed. Wettolsheim 1979*



Images

ci-dessus : Chocolat Guérin-Boutron Paris

ci-contre : Librairie Hachette, J. Ferat pinx^t, E. Dufrenoy Imp.

ci-dessous : Gedalge, rue des Saints-Pères, Paris

Parfois, on utilisait, pour un rouissage plus rapide et plus efficace l'eau occasionnelle d'un fossé ou la proximité d'un ruisseau ; là étaient aménagés de petits bacs pour immerger le chanvre. Le terrain une fois libéré, les enfants allaient glaner, échevelaient ce qu'ils pouvaient, le tressaient et s'en servaient pour mettre au bout de la lanière de leurs fouets : « ça claquait bien », c'était la « chassoure ».

Le teillage

Une fois roui (six semaines environ), le chanvre était lié en bottes et rapporté en lieu sec. Pendant l'hiver, il était « tillé ou teillé », c'est-à-dire que la fibre était séparée de son écorce, appelée la teille ou la tille.



Il fallait d'abord arroser le chanvre d'eau tiède pour faciliter la levée de la filasse. Ce travail était à la portée de tous et s'exécutait la plupart du temps lors des veillées traditionnelles. Le côté pénible et répétitif de l'opération était largement compensé par la convivialité bien connue qui régnait dans ces réunions de familles. Parfois, la bergère emportait son fagot de tiges pour s'occuper durant la garde du troupeau. Comme on ne gaspillait rien à l'époque, les écorces, les tilles étaient conservées pour allumer le feu, c'était : « les chèneveuilles ».

Le ribage

La filasse ainsi obtenue au teillage était mise en petits paquets et portée plus tard au moulin pour passer à la pierre à ribe. Il s'agissait d'ôter l'écorce superficielle et

d'assouplir la fibre. Une grosse pierre ronde tournait dans un bassin circulaire également en pierre. Elle était actionnée par un étonnant ensemble d'engrenages en bois, de roues dentées souvent très rudimentaires.

Il fallait placer, puis retourner les paquets de chanvre entre deux passages de la pierre ; ensuite, les remplacer quand ils étaient convenablement ribés. Joseph Deray, qui me racontait cette opération qu'il n'avait pas pratiquée lui-même, se bouchait les narines au souvenir de la poussière que ses ancêtres avaient avalée ; il précisait aussi qu'il y avait danger chaque fois qu'il fallait retourner « les bettons » devant la pierre qui approchait. Ce sont les femmes qui, généralement, étaient chargées de ce travail pénible.

Le peignage

Le ribage terminé, il fallait attendre le passage à la maison des peigneurs de chanvre, appelés « pignards ou pagnards ». Ils arrivaient des provinces pauvres, Savoie ou Auvergne, ou du Haut-Jura, et pendant trois mois se

spécialisaient dans ce travail de peignage, de décembre à février. Ils opéraient avec un grand peigne, appelé ici « le sri », muni de dents très acérées d'une dizaine de centimètres et disposées en quinconce.

Le pignard, dans un fond de grange, après avoir bien amarré son peigne sur un trépied, jetait sa poignée de chanvre dessus et tirait. Pour une plus grande finesse, il pouvait utiliser trois sortes de peignes aux dents de plus en plus fines. Le résultat de ce travail, c'était : « l'œuvre » et elle était prête à être filée. Les résidus de peignage, appelés « étoupe », étaient utilisés pour colmater les fuites des robinets. L'œuvre se présentait sous forme de « poupées », grosses comme le poignet et longues de 50 centimètres.

Le filage et le tissage

Le filage était pratiqué par les femmes, généralement le soir à la veillée, avec ces filettes si recherchées aujourd'hui comme antiquités, mais heureusement conservées dans beaucoup de familles. La filasse était placée sur une quenouille et le fil tiré avec plus ou moins de régularité selon le coup d'œil ou le coup de pédale de la fileuse.

Le fil était ensuite porté au tissage. Le tisserand réalisait une toile finalement assez grossière et de couleur jaune brun. Elle était plus grossière dans nos pays que sur les plateaux, parce que, chez nous, le chanvre poussait trop dru, avec beaucoup de branches, et cela donnait du grain à la toile.

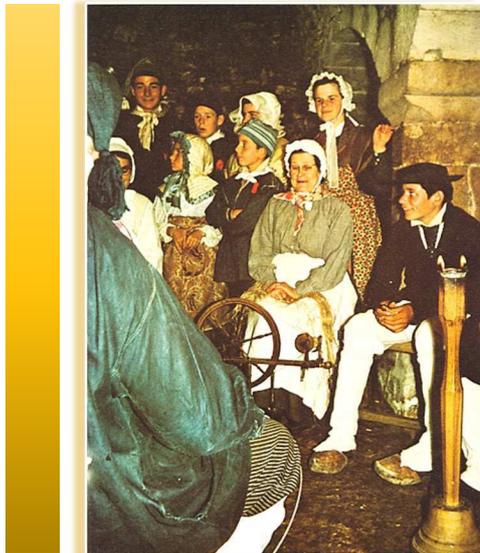
Cette toile, il fallait l'assouplir pour pouvoir s'en servir. Elle était alors portée au foulage à Baume-les-Dames, où l'opération se faisait mécaniquement.

Mais il semble toutefois que le foulage ne se pratiquait pas fréquemment, pour raison d'économie. Alors il était remplacé par deux actions, dont la première consistait à battre la toile au lavoir, la seconde à la laver plusieurs fois pour la faire devenir plus blanche.

La toile, un peu assagie, était ensuite confectionnée en draps et menus linges qui peuplent encore combien de nos vieilles armoires. Cinq ans d'usage et de lavage finissaient par les rendre à peu près blancs et moins rêches au toucher. De cette toile se faisaient aussi des chemises de femmes qui, au dire de certains, « se tenaient debout toutes seules ».

La couture se pratiquait à la maison. Souvent, trois générations de femmes y travaillaient et pourvoyaient à tous les besoins. Le trousseau de la future mariée par exemple occupait maintes soirées d'hiver. Pour les vêtements plus difficiles à réaliser, on faisait appel à une couturière professionnelle ou au tailleur du village. Bien rare la localité où il n'y avait pas aux XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècle

Deux numéros de la revue *Barbizier*



La veillée, lieu et temps de rencontre, où l'on file et devise. - Photo Claude Cressot - (extrait de A. et J.C. Demard *La tradition franc-comtoise*.1979)

un spécialiste en confection de vêtements. Son métier est signalé dans les registres paroissiaux sous le nom latin de « sutor ».

Il suffisait au tisserand d'ajouter aux fils de chanvre une trame de laine pour obtenir ce fameux droguet, pratiquement inusable, et qui a habillé combien de générations avant nous. Si le chanvre uni au coton donnait une toile plus légère pour les costumes d'été, l'ensemble des vêtements masculins était en droguet. Et comme le teinturier n'avait pas un grand choix de couleurs (bleu marine, noir et marron), on parle encore des hommes « en uniforme à la messe du dimanche ». La teinturerie était souvent pratiquée à la maison de la façon simple que nous savons, mais une teinturerie de commerce fonctionnait dans chaque village de moyenne importance.

Les seuls métiers à tisser dont on ait mémoire dans le canton de Rougemont sont tombés de vétusté depuis longtemps. Heureusement, l'abbé Garneret et M. Demard, dans notre région, ont su recueillir ici ou là quelques rescapés, les faire remettre en état et les exposer.

Peu de souvenirs par contre sur les plantations de lin. On raconte seulement qu'il fleurissait d'un bleu superbe. La graine était utilisée en cataplasmes ou donnée aux bêtes comme émollient. La toile de lin était plus fine que celle de chanvre et cependant le lin n'était plus semé dès le milieu du siècle dernier.

Abbé Alfred Bouveresse (1925-2012), *Cuse* 1996

Note de l'auteur

Cet article pour *La Racontotte* contient presque in extenso le chapitre consacré au chanvre dans mon livre sur Cuse paru en 1972, avec quelques ajouts tirés du *Barbizier*, l'almanach populaire comtois de 1962 et 1963 et du livre *L'artisanat en Franche-Comté* aux éditions Mars et Mercure, 1976.



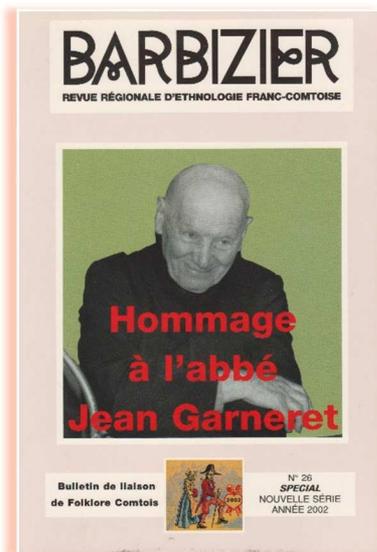
Barbizier, le vigneron bisontin, dans le costume de fête des petites gens de la ville à la fin du XVIII^e ou au début du XIX^e siècle.

« Pourquoi Barbizier donne-t-il son nom à la revue ? »

Le nom est celui du principal personnage de *la Crèche en patois bisontin*, qui se joue en marionnettes puis sur scène. Barbizier paraît avec sa femme, la Naitoure, un autre vigneron, *lou Compar*, et d'autres acteurs de la vie quotidienne du Besançon des siècles passés et présents : ramoneurs, avocats, religieux et religieuses, etc.

Après un « n°0 », en 1943, intitulé *Nouvel almanach comtois*, l'abbé Garneret lance, en 1947 le périodique *Barbizier, almanach populaire comtois*. Mais en même temps, il fonde des structures qui demandent une gestion plus lourde : Musée paysan de Corcelles, Musée populaire comtois à la Citadelle de Besançon, Musée de la maison de Petite-Chaux, puis Musée des maisons comtoises à Nancray. L'association Folklore comtois, toujours fidèle à Barbizier, s'enrichit d'un sous-titre qui exprime sa nouvelle ambition : *Revue régionale d'ethnologie franc-comtoise*. Et, depuis le n° 38, pour élargir son objectif : *Culture et patrimoine en Franche-Comté*. »

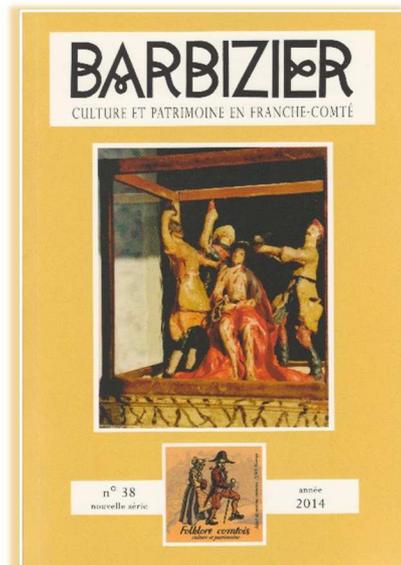
(in *Barbizier* n° 38)



Ce n° spécial 26 de 2002 « manifeste l'hommage rendu à l'abbé Garneret (21 avril 1907 – 20 février 2002) par ses proches et ses relations de travail. Les textes forment un recueil de témoignages bruts – à caractère très personnel parfois – sur l'abbé, sur certains aspects de sa vie, de son œuvre. Mais tout n'est pas dit... Le temps des analyses n'est pas encore venu. L'hommage à Jean Garneret se devait d'être abondamment illustré. Le parti pris par Folklore comtois a été de reproduire un grand nombre d'œuvres de l'abbé, ou de photographies le concernant, sans qu'il y ait nécessairement un lien avec les textes vis-à-vis desquels ils se trouvent. » (Présentation)

Ce numéro 38 rappellera sans doute des souvenirs aux anciens Maîtrisiens... Le « Dossier » - « un ensemble consacré à un même sujet vu par différents auteurs et évoquant différents points de vue » - est consacré à « *Photographes et photographes, amateurs et professionnels* ». Parmi les photographes évoqués, une famille bien connue des Bisontins : les BÉVALOT : « *Tout pour la photo* » ! – « *Des générations de professionnels au service des amateurs* ».

Et dans ce numéro encore, un « carnet de randonnée » de Pierre MARGUIER : « *La Vy aux Moines* » (le chemin des moines), entre Suisse et Franche-Comté – un récit qui se veut incitation à suivre les deux randonneurs, Pierre et un ami.



Michel Gentilhomme a lu...

Damien PARMENTIER

Abbayes des Vosges

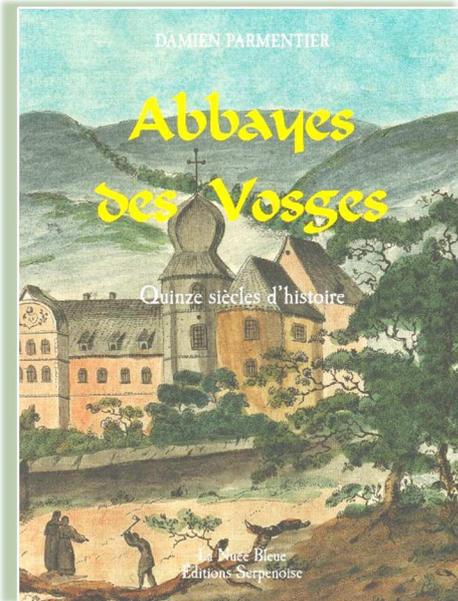
Quinze siècles d'histoire Éditions Serpenoise, La Nuée Bleue /DNA, Strasbourg 2012

« Ce mont est plaisant à veoir pour son estendue et fertilité ayant les villes et les villages de l'un et l'autre costé d'icelluy, grandes variétés de rivières qui en sortent en divers endroitz, la richesse des métaux que l'on en tire, oultre les bains et fontaines salubres. Mais c'est principalement pour respect des lieux dediez à la pieté construits anciennement par les ermites et autres saints personnages en bon nombre, merittans assez d'estre illustrez par escripts celebres et non moins que les culteurs des monts Athos, Olympe et Parnasse de Grece tant vantez par les poetes. »

Chanoine Jean Ruyr,
in *Recherches*
sur les saintes antiquitez de la Vosge, 1626.

« L'allusion du chanoine Jean Ruyr, en 1626, aux monts Athos, Olympe et Parnasse des anciens Grecs, est audacieuse, mais est-elle pour autant infondée ? »

C'est par cette question que Damien Parmentier ouvre l'Avant-propos de son ouvrage. Michel Gentilhomme, son lecteur, semble le rejoindre...



« J'ai trouvé cet ouvrage remarquable :

- la précision historique bien documentée. Notamment la haute période, avec la lutte sauvage et sans merci de l'Empire et de l'Église, l'un et l'autre attachés à leur pouvoir, à leur autorité (leur tyrannie ?) dans une lutte sauvage et sans merci,

pour développer leur politique de gouvernement de l'Europe et leur patrimoine. Où en est-on de Jésus Christ, dont il semble, paradoxalement, qu'ils s'en f... ?

- un éclairage succinct, mais bien résumé, sur le principe de la féodalité, mais aussi sur le rôle immense de la mise en valeur du territoire, comme on dit aujourd'hui, par le travail des moines, dont la devise était « *ora et labora* ».

- On y fait aussi mention, abondamment, de la richesse culturelle des abbayes, qui a été trop dévalorisée par ignorance et par un anticléricalisme mal placé ! Ainsi, l'iconographie de ce volume présente les pièces les plus célèbres avec, cependant, un commentaire trop bref.

- Il y a aussi, particulièrement pour Saint-Dié, une ouverture sur le monde lointain (les croisades avec leur ambiguïté) et ce qu'on a appelé le Nouveau Monde (Americo Vespucci), dont l'écho se fait sentir aujourd'hui dans le Festival annuel de géographie.

Un remarquable ouvrage de vulgarisation ».

Jean-Christophe Demard a publié...

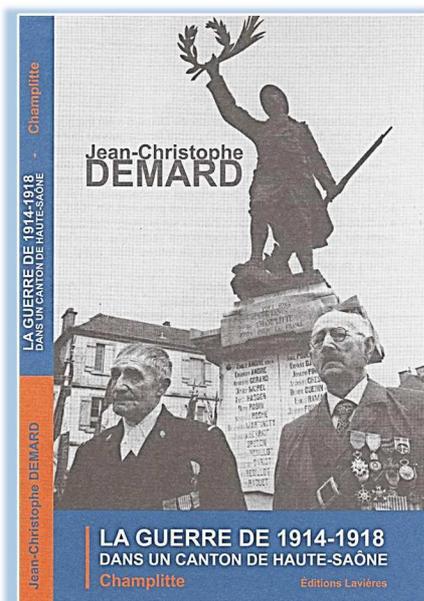
Jean-Christophe DEMARD

La Guerre de 1914-1918

Dans un canton de Haute(Saône) – Éditions Lavières Champlitte 2015

Dès sa jeunesse, l'auteur Jean-Christophe Demard a été marqué par la guerre de 1914-1918 dans sa propre famille puis un jour il a lu les notes de l'abbé Ephrem Lachassine, curé de Champlitte, et le bulletin paroissial paraissant chaque mois qui donnait des nouvelles des soldats du secteur, engagés dans cette guerre de 14. Il a connu lui-même des anciens combattants, il les a écoutés et a passé parfois de longues heures avec eux.

En 1985, il a recopié sur un cahier les noms inscrits sur les monuments aux morts de l'ancien canton de Champlitte. Ce fut le début d'une recherche qui s'est accélérée en 2013, avec la lecture de



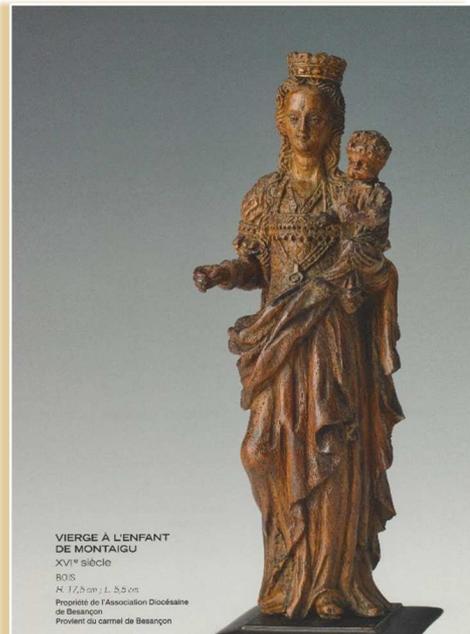
Champlitte,
8 août 2015.
J.C. Demard
dédicace
son dernier
livre.

lettres mais aussi de carnets de route et de mémoire.

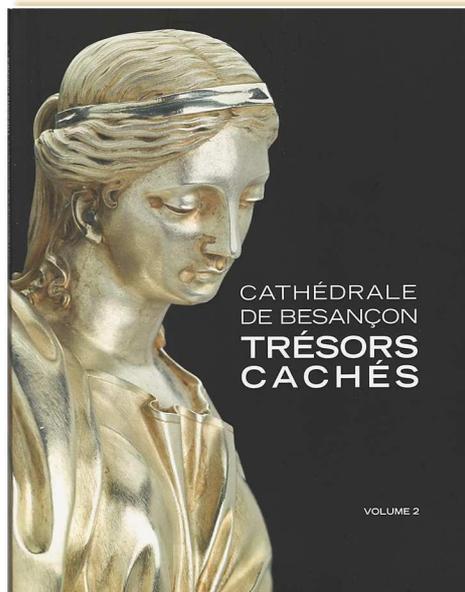
226 soldats du canton de Champlitte sont morts dans cette première guerre mondiale et 10 soldats d'Orain (Côte d'Or), situé entre Champlitte et Persey-le-Grand, ont rejoint cette liste.

Ce livre exprime d'abord une grande reconnaissance à ceux qui ont donné leur vie pour la France, à ceux qui ont été blessés et parfois handicapés pour toute leur vie, aux prisonniers, mais aussi à toutes leurs familles. Sans oublier le récit exceptionnel de la présence américaine à Champlitte.

Cathédrale Saint-Jean, Trésors cachés



VIERGE À L'ENFANT DE MONTAIGU
XVI^e siècle
BOIS
H. 17,5 cm ; L. 5,5 cm
Propriété de l'Association Diocésaine de Besançon
Proviens du carmel de Besançon



Le 20 novembre 2015, est paru le deuxième volume du catalogue « Cathédrale de Besançon, trésors cachés ».

Ce nouveau volume reprend l'esthétique du précédent, car nous avons fait appel aux mêmes spécialistes : Pierre Guenat

pour les photographies et Simon Graphic pour la mise en page.

Mais ce deuxième volume s'enrichit, notamment avec 96 pages présentant plus de 80 œuvres inédites, sélectionnées dans les collections diocésaines et dans le Trésor de la Cathédrale Saint-Jean.

Prix de vente : 20 €

- En vente dans les **librairies bisontines**
- En vente à la **Cathédrale Saint-Jean de Besançon**
- En vente à l'**Archevêché de Besançon**, 3 rue de la Convention
- En vente au **Centre diocésain de Besançon**, 20 rue Mégevand
- Sur commande : amiscathedralesaintjean@hotmail.com ou 03 81 82 60 38

Éric POINSOT
Vicaire général

L'histoire du diocèse, de la ville de Besançon et de la région tout entière se raconte à travers la production artistique du XIV^e siècle à nos jours. L'ouvrage est préfacé par Mgr Jean-Luc Bouilleret, Archevêque de Besançon, par M. Raphaël Bartolt, Préfet de région Franche-Comté - qui annonce la réouverture prochaine de la salle du Trésor dans un nouveau lieu d'exposition - et par M. Philippe Malgouyres, Conservateur en chef du patrimoine, Département des Objets d'art, Musée du Louvre.

Mais la grande nouveauté de ce catalogue est d'avoir fait appel à vingt-quatre historiens, historiens d'art, conservateurs du patrimoine, bibliothécaires, une gemmologue et un restaurateur.

Ainsi, en fonction de sa sensibilité, chacun a pu choisir l'une ou l'autre des œuvres et en rédiger la notice.

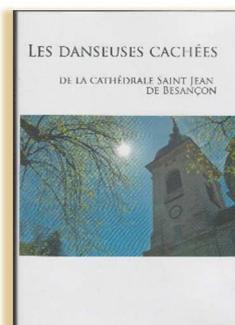
Cathédrale Saint-Jean Les Danseuses cachées

Bien cachée dans leur écrin inaccessible au public, au sommet du fameux clocher à l'impériale qui domine la ville, les treize danseuses de bronze qui forment l'une des plus importantes sonneries de France nous sont dévoilées au cours d'une promenade poétique dans le temps et dans l'espace.

Elles sont l'œuvre d'artisans comtois et portent les blasons de leurs nobles parrains et marraines.

Témoins du passé et actrices du présent, l'histoire et le timbre de chacune nous sont révélés, avant qu'elles ne s'engagent dans un grand ballet en plénum.

Film DVD - 20 mn
Réalisation
Nicolas SIMON
DMDPROD.NET
Morteau – Idée orig.
Conseil pastoral
de la Cathédrale



www.amis-cathedrale-besancon.com

LES AMIS DE LA CATHÉDRALE SAINT-JEAN ET DE SON TRÉSOR VOUS PRÉSENTENT

CATHÉDRALE DE BESANÇON, TRÉSORS CACHÉS

Deux magnifiques cadeaux à offrir ou à s'offrir.

En mai 2014, le premier volume des "trésors cachés" dévoilait plus de 50 œuvres sélectionnées parmi les plus remarquables du diocèse de Besançon et du Trésor de la cathédrale Saint-Jean Saint-Etienne, fermé au public. Le second volume présente 80 œuvres inédites choisies dans les mêmes collections. Ce nouveau catalogue est enrichi de notices rédigées par plus de vingt historiens, historiens d'art, conservateurs du patrimoine, bibliothécaires, gemmologues et restaurateurs. Découvrez au fil des pages l'histoire du diocèse, de la ville et de la région à travers la production artistique du XIV^e siècle à nos jours.

CATALOGUE CATHÉDRALE DE BESANÇON, TRÉSORS CACHÉS

VOLUME 1 : 20 € xexemplaire(s)
VOLUME 2 : 20 € xexemplaire(s)
LOT constitué des 2 volumes : 35 € xlot(s)

Les chèques sont à libeller à l'ordre de : **Les Amis de la Cathédrale Saint-Jean et de son Trésor**
La commande peut être retirée à l'accueil de l'archevêché de Besançon, 3 rue de la Convention, de 9h à 12h et de 14h à 17h ou expédiée, avec une participation de 6 € aux frais d'expédition, en nous laissant vos coordonnées ci-dessous :

Nom : Prénom :
Adresse :
Code postal : Ville :

Merci de renvoyer ce bon, accompagné de votre chèque, à l'adresse suivante :
Cathédrale Saint-Jean – Archevêché
3, rue de la Convention
25041 BESANÇON CEDEX



Posthum-hum !...

(Arma virumque cano)



De la main de Michel, en dernière page du programme du concert du 6 mars :

« N'oubliez pas la création... »

« A propos de l'art, je me pose sans cesse la question : quel(s) référent(s) acceptons-nous pour créer une œuvre ? A qui, à quoi, nous référons-nous pour créer une œuvre ?... »

Et si c'était simplement la vie ? La vie, référente de l'art. On peut choisir, non ? Choisir le vivant ! Bien sûr, de la même façon qu'il faut croire en Dieu ou en « le peuple », il faut croire en la vie pour la voir. Pour l'avoir.

Ce qui est en jeu, quand on commence une création, c'est la vie et, à travers elle, l'être. Et aussi les doutes qui sont dans le paquet !

Au-dessus des angoisses du commencement flottent celles d'être ou ne pas être suffisamment ouvert, libre, intelligent, inventif, écoutant, sensible au vent qui passe à travers notre être pour saisir les traces invisibles qu'il laisse en passant et qui sont le sel de ce qui va advenir. Ouvert vers le possible, cueillir au passage les graines de ce possible et les planter dans le terreau des répétitions. Ouvert aussi aux terribles secrets du passé de l'être qui portent en partie la créativité, passage obligé pour obtenir le droit à l'existence. Créer pour avoir le droit de vivre. Surtout créer dans le flux de vie. Pour la vie, par la vie. »

Bernard KUDLAK
(l'un des fondateurs du Cirque Plume)
in Carnet de création de L'Atelier du peintre - n° 10 mars 2008
Texte cité par Michel Gentilhomme.

(L'Atelier du peintre,
Écrit de B. KUDLAK,
mars 2007 - février 2009)

« Ce concert se veut un hommage à mes maîtres. Maîtres ès musiques ? Non ! *maîtres* tout simplement, maîtres d'un art de vivre.

- * mes parents, dont la flûte paternelle enchantait mon enfance jusqu'à l'envoûtement ;
- * l'école de musique, devenue Conservatoire, où je fus élève, puis plus tard, chargé de cours ;
- * le chanoine Blanc à la cathé, qui m'introduisit dans les sortilèges de l'orgue ;
- * le CNR de Strasbourg, avec Fritz Munch, Louis Martin, Any Dommel, et la « Tante Marie », brouillonne géniale, Jean Batigne et les Percussions de Strasbourg, la chanteuse Marcelle Bunlet, l'organiste Michel Chapuis...
- * la *schola cantorum* de Bâle, à la pointe de la redécouverte des anciens ;
- * les deux grands pédagogues, dont la philosophie et l'humanisme m'ont modelé : César Geoffroy et Maurice Martenot, et, dans la foulée, toute une « faune » *A Cœur Joie*, par ailleurs si sympathique, ainsi que les contacts avec *Europa cantat*, dans l'esprit d'une Éducation populaire internationale et largement ouverte ;
- * les cours de direction du regretté P. Boulez, qui sans doute vitupère encore dans son au-delà ! - entendez : c'était bien autre chose qu'une grammaire du geste !
- * les artistes rencontrés, notamment les élèves, eux qui m'ont, en fait, au fil du temps, appris mon métier de pédagogue...

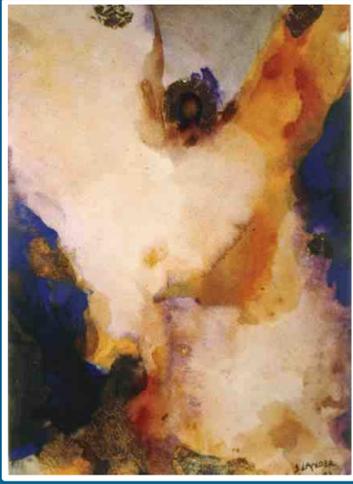
J'ai une pensée tout émue pour la regrettée Annie Larroque, responsable *A Cœur Joie*, qui a su créer une dynamique régionale chez les amateurs, digne de celle de César, et y insuffler son esprit. Elle qui m'avait fait (re)venir en Franche-Comté pour quelques week-ends... J'y suis resté presque 40 ans !

Je ne saurais oublier mes vaillants compagnons de pupitre, avec qui j'ai partagé tant d'émotions et de bonheurs divers, à Strasbourg, en Franche-Comté, aussi bien qu'aux quatre coins de l'Europe, à Venise, à Freiburg, à Namur, à Hamburg, à Vaison, à Spittal an der Drau, à Dewsbury... Ils sont sans doute en train de reconstituer un ensemble vocal dans *leur au-delà*, sans souci de fausses notes....

Les vivants ? Mais oui, ils sont bien là, venus des quatre coins de l'Europe, d'autres du fond de la Haute-Saône, que de méchantes langues, jadis, disaient arriérée... et des confins du Jura, avec les partenaires *folkeux*, de l'OJB à la chorale U du mythique *Chapeau cornu*, aux célèbres sessions régionales de formation en week-ends, à Gy, à Lons, à Besançon et ailleurs, sans oublier les ouvriers d'Alstom s'enthousiasmant pour le pianiste Estrella, sous le chapeau de cette curieuse institution feu *Jeunesse et Sports*, si peu conventionnelle, de concert avec mes collègues CTP, somme toute, inclassables, eux aussi !

Puisse chaque présent, ici, savourer ces moments intenses de musiques variées, teintés d'une pointe de nostalgie, et qui décuplent le plaisir, lorsqu'on se le partage !

Rideau !



Francine CARRILLO
Le Sable de l'instant
Éditions Ouverture 2011

*Au pli
du temps*

*la venue
de l'ange
et la nuit
fracturée*

*du bon
vous arrive
gens
du monde*

*Dieu a mis
son tablier*



*et s'en vient
jardiner
chez vous*

*ne craignez pas
pour
votre champ*

*il faut
pour l'éclaircir
le chahuter*

*que fondent
les mottes
et l'ombre
trop serrée*

*«Hors du temps
et en dehors du temps.
Invitation à sortir
du temps
des horlogers...*

*Ce temps
qui, dans la Genèse,
semble préexister
à la Création même
– le temps de Dieu.*

*Qui existe différemment
au deuxième jour,
lors de la séparation
de la Ténèbre
d'avec la Lumière,
pour être enfin rythmé
au quatrième jour
avec la mise en place
des deux luminaires,
ces deux horloges
astronomiques
naturelles
que sont le soleil
et la lune,
ce futur antérieur
du temps des hommes. »*

Sylvie LANDER



Ex tempore

Sylvie LANDER
Tondo

*Cathédrale de Strasbourg
Création 2015
dans le cadre du
Millénaire des fondations
et de la Biennale du verre*

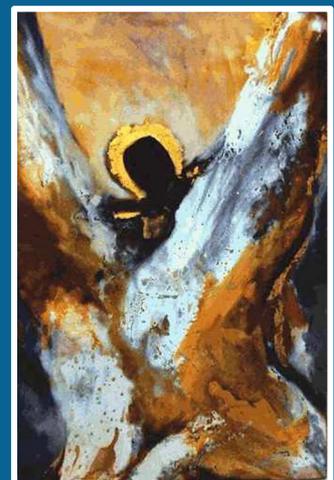
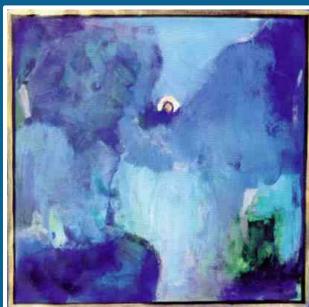
*La lumière
n'attend
que d'y
poudroyer*

*des mains
aillées*

*vont
réveiller
sa fécondité*

*et votre pas
sera plus léger*

*de fouler
une terre
étoilée*



Sylvie LANDER
Tableaux d'anges
© Photos Jean-Louis HESS